PALLI

Digitized by Google

·BIBLIOTECA·
·LVCCHESI·PALLI·

Grande sala O.C.
17-II-16

Digitized by Google

Digitized by Google

III 17 4 16

Digitized by Google

Digitized by Google

DÉISME

ET

CHRISTIANISME

Digitized by Google

OUVRAGES DE M. JULES LEVALLOIS.

Critique militante, études de philosophie littéraire; 1 volume (Didier et Cie. Paris, 1862).

La piété au XIXe siècle, 1 volume (Michel Lévy frères. Paris, 1864).

L'histoire religieuse au XIXe siècle. — *Port-Royal* de M. Sainte-Beuve. Paris, 1860.

EN PRÉPARATION :

La conscience moderne, études sur les principaux moralistes.

Senancour, sa vie et ses œuvres, d'après des documents inédits.

Le Roman actuel, portraits et médaillons.

Paris. — Imprimerie de E. MARTINET, rue Mignon, 2.

29 897

DÉISME

ET

CHRISTIANISME

PAR

JULES LEVALLOIS

« Le Dieu de la métaphysique n'est qu'une idée ; mais le Dieu des religions, le Créateur du ciel et de la terre, le juge souverain des actions et des pensées, est une force. »

(JOUBERT.)

« Jésus parle toujours en vertu de la plénitude morale et d'une hauteur qui domine toutes les autres. C'est là qu'est le miracle. Mon âme croit d'avance à la vérité des paroles qui vont être prononcées. Tous les hommes sont continuellement dans l'attente de l'apparition d'un tel maître. »

(EMERSON.)

PARIS

GERMER BAILLIERE, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

Rue de l'École-de-Médecine, 17.

Londres

Hipp. Baillière, 219, Regent street.

New-York

Baillière brothers, 440, Broadway.

MADRID, C. BAILLY-BAILLIÈRE, PLAZA DEL PRINCIPE ALFONSO, 16.

1866

BIBLIOTECA LUCCHESI PALLI

BIBLIOTECA NAZIONALE "VITTORIO EMANUELE III" NAPOLI

Digitized by Google

A M. EUGÈNE NOËL

Mon cher Eugène, tu as été pour moi, pendant ce qu'on peut justement appeler les années de la croissance morale, le plus prévoyant des guides, le plus excellent des maîtres, le plus dévoué des amis. Cette passion des études philosophiques, cette vivacité, cette profondeur du sentiment religieux qui m'ont soutenu au milieu des difficultés, des épreuves de la vie, et qui m'aident à la traverser, c'est toi qui me les as inspirés. Tu as éveillé mon intelligence et mon âme. Si je vaux quelque chose, c'est à toi, à tes conseils, à ta tendresse virile, à ta souriante et cordiale sagesse que je le dois. Accepte donc la dédicace de ce livre, où j'ai fait, autant qu'il était en moi, acte de conscience et de piété. Je désire que cet hommage quasi-filial ne soit pas indigne de notre vieille amitié, et j'ose espérer que tu ne seras pas mécontent de la pensée qui m'a dicté ces pages.

JULES LEVALLOIS.

Digitized by Google

Digitized by Google

PRÉFACE

I

Les destinées du déisme ont été liées pendant longtemps, et fort étroitement, à celles du christianisme. Aujourd'hui encore, pour peu qu'on se donne la peine de réfléchir, il n'est pas permis de dire qu'elles en soient tout à fait indépendantes. Si la croyance en une personnalité divine, unique, spontanément active, se passant d'intermédiaires, et aussi infiniment bonne que pleinement puissante, semble reprendre crédit et faveur auprès des esprits sévères, des philosophes consciencieux, cette heureuse évolution de la pensée moderne doit être attribuée en grande partie aux ardentes discussions qui se sont récemment élevées parmi les protestants de France. Les efforts tentés, les progrès réalisés par une minorité vaillante, ont excité la sympathie, appelé le concours des nombreuses intelligences

qui, par répugnance pour des pratiques superstitieuses, pour des conceptions passablement idolâtriques, se tiennent volontiers en dehors et à l'écart des Églises constituées.

On a vu de nos jours, comme on avait déjà vu à l'époque de la Réformation, qu'un retour sincère à l'esprit du christianisme primitif implique nécessairement un réveil du déisme. Comment pourrait-il en être autrement? La prédication de Jésus, si nous la prenons dans son essence en la dégageant des commentaires dont l'ont affublée la tradition et la scolastique, se réduit à l'affirmation pure et simple d'un Dieu paternel qui nous aime, et que nous devons aimer. Jésus, surtout dans la première partie de sa carrière, s'attache à établir entre l'homme et Dieu une communication directe. Il éloigne, il repousse même toute idée de patronage, d'intercession; s'il n'abolit pas formellement la Loi, il est du moins assez enclin à la regarder comme superflue; il s'en passe et ne se courrouce en aucune façon contre ceux qui s'en affranchissent comme lui. Ainsi, on n'a qu'à se rapprocher de la parole du Maître, à l'interpréter convenablement, pour se trouver et se sentir en plein déisme.

Malheureusement, l'enseignement de Jésus n'a pas toujours conservé cette simplicité, cette pureté. A un certain moment qui se peut rapporter à peu près au fameux entretien que le prophète de Nazareth eut avec ses disciples

Digitized by Google

aux environs de Césarée de Philippe, cet enseignement, jusque-là si admirable, si parfaitement irréprochable, se complique d'un élément messianique qui y introduit un principe de contradiction, le corrompt dès la racine, et tend à le neutraliser. Nous n'avons pas à examiner ici quels motifs amenèrent Jésus à prendre, vers la fin de son apostolat, ce rôle de Messie qui, visiblement, lui déplaisait au début. Se laissa-t-il peu à peu gagner, séduire par l'enthousiasme que son langage et ses actes éveillaient autour de lui? Chercha-t-il, au contraire, ce qui est plus probable, à donner du ressort, de la vigueur, de la confiance aux hommes simples et relativement bornés qui l'accompagnaient, en se prêtant, non sans hésitation et sans regret, à leurs conceptions, à leurs illusions messianiques? Quelles qu'aient été les raisons auxquelles il crut devoir obéir, et que nous avons peu de chances de deviner, il est incontestable que la seconde partie de la prédication de Jésus, celle qui date de l'entretien de Césarée, infirme, et dans une mesure aisément appréciable, dément la première.

Après avoir résolûment supprimé les intermédiaires, Jésus rétablit et fonde à son bénéfice la fonction médiatoriale. Après avoir posé en principe que l'homme doit s'adresser directement au *Père qui est aux cieux*, il se présente comme la voie, comme le canal par lequel il faut indispensablement passer, si l'on veut arriver à Dieu. A

peine a-t-il émancipé l'âme humaine qu'il la ressaisit, qu'il la replace sous le joug. Cette inconséquence de Jésus, inévitable peut-être dans les circonstances où il se trouvait, a ouvert la porte toute grande à la mythologie chrétienne. La religion directe a donc été compromise, ajournée, faussée par celui même qui est mort sur la croix pour l'instituer, pour la sanctionner, pour opposer à l'antique loi de terreur, la loi d'espérance et d'amour.

Il ne me paraît pas que l'on ait suffisamment insisté sur cette contradiction, cette opposition initiale. Seule, cependant, elle explique les obstacles, les difficultés, les embarras, les malentendus qui se sont produits depuis dix-huit siècles, et qui commencent, bien faiblement encore, à s'aplanir, à s'éclaircir. L'exégèse moderne, qui a rendu à la raison humaine un si grand service, en ruinant à tout jamais dans le Nouveau Testament l'élément légendaire et fantastique, n'a pas été sans signaler le frappant désaccord que je constate, mais elle s'est bornée à l'indiquer, et s'est refusée, en quelque sorte, à tirer les conséquences qui découlent naturellement d'un tel fait. N'oublions pas, pour nous rendre compte de cette timidité en apparence excessive, que les premiers, et, sous beaucoup de rapports, les plus considérables exégètes, les Michaëlis, les de Wette, les Schleiermacher, les Neander, étaient des croyants, de fervents chrétiens, et non des philosophes. Leur tâche, selon eux, se réduisait à distinguer dans les

Digitized by Google

Évangiles l'authentique, le primitif, l'incontestable, du hasardeux, de l'ajouté, du douteux. Or, on ne saurait le nier, la scène de Césarée de Philippe, tel qu'elle s'offre à nous dans le récit évangélique, porte au plus haut point la marque, le cachet de l'authenticité.

Non-seulement les choses ont pu, mais elles ont dû se passer ainsi. Sans cette scène, la conduite de Jésus, durant les quelques jours qui ont précédé sa mort, demeure inexplicable. Les exégètes, attentifs à ne pas franchir les limites d'une critique strictement philologique et respectueusement rationnelle, ont donc agi conformément à leur conscience et à leur foi, sans manquer aux exigences de la probité scientifique, en se gardant d'entrer dans la discussion des paroles de Jésus, et en se contentant de déclarer qu'ils les tenaient pour historiquement vraisemblables.

Jésus affirme qu'il est le Messie, l'exégèse recueille, enregistre cette assertion, nous assure qu'elle a été très-probablement émise en tel lieu, à telle époque, en telles circonstances. Là expirent ses attributions, surtout si elle est pratiquée par des croyants. C'est à la métaphysique et non à l'exégèse (une fois l'affirmation de Jésus reconnue et admise comme authentique), de relever cette affirmation, de la peser, d'examiner si elle est oui ou non en harmonie avec les notions fondamentales et directrices de l'esprit humain, de l'accepter enfin, ou de la rejeter après mûre délibération, par une décision fortement et complétement motivée.

A l'heure qu'il est, ce travail est accompli. L'humanité pensante a rendu son arrêt. Voltaire, Rousseau, Lessing, Gœthe, Saint-Simon, Proudhon, Edgar Quinet, en ont formulé les considérants avec une éloquente netteté. Du moment que l'on dégage la notion de Dieu de toute idée de multiplicité, du moment que l'on écarte comme irrationnelle la conception d'un médiateur participant à la fois de l'homme et de Dieu, et que l'on nie métaphysiquement la nécessité, en même temps que la possibilité d'une pareille médiation, il n'y a plus lieu, on le comprend, à traiter la question pour ainsi dire dans le temps et dans l'espace, à s'inquiéter, en un mot, de savoir si tel ou tel individu appartenant à notre espèce a pu jouer le rôle de médiateur.

Ainsi, à la distinction déjà établie dans le nouveau Testament par la science moderne, entre l'élément légendaire et l'élément authentique, nous devons, sans hésitation, en ajouter une autre. Ne nous obstinons point à confondre ce qui ne saurait rester uni, et, puisque nous avons à choisir entre Jésus, véritable fondateur du déisme, initiateur de la plus haute, de la plus pure, de la plus admirable vie religieuse, et Jésus, imbu de croyances messianiques auxquelles répugne notre conscience, et que notre raison désapprouve, allons hardiment du côté où nous appellent, non-seulement nos préférences, nos instincts, mais encore notre expérience et nos lumières.

Digitized by Google

Est-ce à dire que, devant cette distinction, l'Évangile va fondre et se réduire à néant, qu'il va perdre sa vertu, son efficacité, que le sel salutaire va s'évaporer? On ne manquera pas d'exprimer cette appréhension, et bien d'autres sans doute. Ceux qui manifesteraient de semblables craintes auraient une médiocre confiance dans la solidité indestructible, dans l'irrésistible pouvoir de la doctrine morale et religieuse que contient ce beau livre.

Non, l'Évangile ne tombera pas en poussière, et ne se dissipera point en fumée, parce qu'après l'avoir débarrassé des légendes qui en altéraient l'éclat on aura eu encore le courage d'éliminer l'élément surnaturel et mythologique qui le fausse. Nous retenons, nous conservons de cet immortel recueil ce qui mérite réellement d'être retenu et conservé, ce qui ne peut s'affaiblir, ni périr : le grand souffle spiritualiste et humain, la protestation sublime du sentiment, l'effusion suave, le délicieux épanchement, l'affirmation déchirante à la fois et magistrale, le cri suprême de l'âme proclamant l'existence, la grandeur, la justice, la bonté de Dieu, avec une autorité qui n'a jamais été surpassée avec un tel accent de sincérité, de conviction, de certitude, que le monde antique ne put l'entendre sans se transformer et se moraliser.

Le moment est venu de tirer, de dégager du christianisme le déisme que, depuis son origine, il contient à l'état latent. Il est temps de briser l'écorce, d'ouvrir la dernière

enveloppe et de goûter au fruit savoureux et fortifiant de la vie spirituelle. S'il est une communion chrétienne à qui le soin d'accomplir cette tâche, à qui le devoir de préparer cette transition devenue nécessaire soit évidemment dévolu, c'est à l'Église que Luther et Calvin ont fondée sur la simplification du dogme.

Le protestantisme a beau, par ses organes officiels, se rapprocher de l'Église romaine, qui, par sa mise en scène trinitaire, par le culte qu'elle a voué à Marie, par l'adoration des saints soigneusement recommandée et encouragée, incline très-visiblement vers le polythéisme, l'élément monothéiste que l'on retrouve toujours au fond de l'intelligence humaine s'impose au christianisme évangélique, et ne lui permet pas de dévier, de s'abdiquer. Il importe de se placer à ce point de vue, si l'on veut comprendre toute la portée des divisions qui ont récemment éclaté entre le consistoire de Paris, représentant de l'orthodoxie calviniste, et quelques pasteurs éclairés, convaincus, indépendants. C'est celui d'après lequel je me suis dirigé, orienté dans ce volume consacré en majeure partie à l'appréciation sympathique des tentatives émancipatrices du protestantisme libéral.

II

L'ouvrage que je présente aujourd'hui au public est la continuation, mais la continuation progressive de mon précédent livre *La Piété au* XIXe *siècle* (1). Dans *La Piété*, j'accordais davantage, sinon à la négation, qui m'a toujours inspiré la plus profonde horreur, au moins à la critique proprement dite ; je me tenais en quelque façon sur la réserve, sur la défensive. Ma préoccupation dominante était, en affirmant le plus nettement possible le déisme pur et simple, de montrer d'une manière irrécusable qu'il n'est aucunement solidaire de l'étroitesse, du pharisaïsme, de l'intolérance des Églises constituées ; bref, je m'attachais plutôt à établir ce qu'il n'est pas, qu'à le définir. Au lendemain des passions déchaînées par la publication de la *Vie de Jésus*, et lorsqu'on les sentait encore frémissantes, mal apaisées, mal contenues, cette disposition d'esprit avait, j'ose le penser, sa raison d'être, sa légitimité.

L'étude sur *La Légende chrétienne et la Science mo-*

(1) Paris, 1864, chez Michel Lévy.

derne, qu'on trouvera dans le présent volume, et qui fut écrite à propos du remarquable ouvrage de M. Peyrat, *Histoire élémentaire et critique de Jésus* (1), est encore conçue dans cet esprit de réserve quelque peu attristée, d'expectative armée en guerre, si je peux m'exprimer ainsi.

Je sentais que le déisme français, gaulois, celui de Rabelais, de Molière, de Voltaire, de Bérenger, excellent comme limitation et frein de la tendance méthodiste ou cléricale, s'est créé de sérieux obstacles par l'attitude volontiers négative et même hostile qu'il a prise à l'égard de la narration évangélique, rejetant tout en bloc, supprimant Jésus, se privant de gaieté de cœur d'une incomparable méthode religieuse. Ce déisme auquel je me ralliais faute de mieux, et en le considérant comme une opinion philosophique peu susceptible de se prêter à une construction religieuse, me paraissait singulièrement incomplet et ne me satisfaisait qu'à moitié.

Le Christ et la Conscience de M. Félix Pécaut, suivi bientôt d'un second ouvrage du même auteur, *De l'avenir du Théisme chrétien considéré comme religion* (2), me frappa vivement et me mit sur la voie de la solution désirable. C'était du Jean-Jacques Rousseau plus consé-

(1) Chez Michel Lévy, 2e édition.
(2) Chez Joël Cherbuliez.

quent, du Channing plus éclairé. *Le Vicaire savoyard* se trouvait complété. On sortait de l'équivoque. Dans le système du théologien philosophe, Jésus médiateur disparaît pour faire place à Jésus initiateur et auxiliaire de la vie morale. Il reprend ainsi son rang et sa fonction dans l'économie générale du développement humain. Il n'est pas tout l'avenir, mais au moins il n'est pas exclu du temple futur à la fondation duquel il aura tant contribué.

Cette conception de M. Pécaut me parut ce qu'elle est réellement, très-salutaire, très-féconde, très-grande. Immédiatement je compris que le déisme venait de rencontrer sa plus haute et sa plus large expression et que tous les obstacles allaient être levés, non par une transaction boiteuse et mensongère, mais par la conciliation intelligente, trop longtemps ajournée et différée de l'enseignement monothéiste de Jésus avec l'élément essentiellement déiste de la conscience humaine.

Si je prends ainsi la liberté d'exposer la suite de mes impressions, ce n'est point, on me croira je l'espère, pour attirer sur une personnalité peu importante l'attention du lecteur. Le motif auquel j'obéis est plus sérieux. Un homme de bonne foi, suffisamment instruit et intelligent, lorsqu'il vient à rendre compte de ses sentiments personnels, ne parle jamais en réalité de lui seul. En se confessant, il en confesse beaucoup d'autres. Le pas décisif que

m'ont fait franchir les livres de M. Pécaut, ils l'ont fait franchir aussi à plus d'un philosophe indécis et même, disons-le, à plus d'un protestant modérément orthodoxe. Seulement, chez ce dernier, l'évolution s'est accomplie en sens inverse.

Le théisme chrétien est le terrain solide, spacieux, où se rencontrent déjà, où finiront par s'établir définitivement les libres croyants et les libres penseurs. Telle est la conviction à laquelle, pour mon compte, je suis arrrivé, et dont ce livre est l'expression bien imparfaite, sans doute, mais sincère. Dans mes études réitérées et persistantes sur la crise que traverse en ce moment le protestantisme français, j'ai eu principalement pour but de mettre en lumière le caractère éminemment progressif et humain que présentera le christianisme rajeuni, intelligemment épuré. Ce christianisme libéral, émancipateur, j'en ai montré la manifestation la plus ferme et jusqu'ici, ce me semble, la plus avancée, dans la belle biographie de Théodore Parker due à la plume justement autorisée de M. Albert Réville (1). Je pourrais en célébrer l'infatigable apôtre et même un peu le martyr dans la personne du respectable M. Martin Paschoud, en butte, depuis si longtemps, aux attaques du bigotisme et de l'intolérance, souvent frappé, jamais ac-

(1) *Théodore Parker, sa vie et ses œuvres* (chez Joël Cherbuliez).

cablé ni vaincu, jamais découragé. Espérons, avec M. Colani, dans le magnifique sermon qu'il a prononcé le 19 octobre 1865, à l'ouverture du consistoire de Strasbourg (1) avec M. Félix Pécaut, dans son vigoureux et lumineux opuscule sur l'*Avenir du protestantisme en France* (2), que tant de dévouement, tant de vraie piété, tant de douleurs, de luttes et d'efforts ne resteront point stériles.

Déjà, par une sorte d'émulation généreuse, la philosophie spiritualiste, qui semblait indifférente et engourdie, a secoué sa torpeur, s'est mise en marche. Un philosophe distingué, qui est en même temps un élégant écrivain, M. E. Caro, a rompu des lances contre les champions parfois redoutables de l'athéisme moderne. Il y a beaucoup de profit à retirer de son livre, *L'Idée de Dieu et ses nouveaux critiques* (3), et je n'en voudrais retrancher qu'un chapitre, tout à fait inutile, à mon sens, contre la *Vie de Jésus* de M. Renan. Je dois aussi mentionner, comme un des symptômes du réveil philosophique provoqué par les agitations religieuses de notre temps, le travail de M. Hippolyte Destrem intitulé : *Du Moi divin et de son action sur l'univers* (4). M. Destrem est un

(1) Chez Meyrueis.
(2) Chez Joël Cherbuliez.
(3) Chez Hachette.
(4) Chez Didier.

penseur original qui procède de Descartes en toute indépendance et qui, aux effusions mystiques, préfère, comme preuves, les raisonnements d'une dialectique serrée qu'il serait singulièrement difficile de prendre en défaut.

Quelle que soit la route, la méthode par laquelle on s'y élève, qu'on ait recours à la logique ou au sentiment, que que l'on suive Rousseau, Descartes, Leibnitz, ou Jésus de Nazareth, l'idée de Dieu, cela est certain, l'idée d'un Dieu personnel, en communication directe et naturelle avec l'humanité, est de plus en plus le point, le centre, le sommet vers lequel se tournent et se dirigent l'esprit actif, l'âme inquiète de nos contemporains. Du sein de la silencieuse méditation philosophique, comme du milieu des âpres discussions entre théologiens, une pensée se dégage et s'exhale, une vérité s'échappe et rayonne : l'affirmation antimythologique qui implique nécessairement l'écart, le rejet absolu des intermédiaires. C'est pour rendre témoignage à cette vérité, pour la placer à son rang et dans tout son jour, que ce livre a été écrit, c'est par là qu'il est décidément en progrès sur *La Piété au* XIXe *siècle.*

On parle toujours de l'œuvre de destruction commencée par le XVIIIe siècle et poursuivie par le nôtre. Aujourd'hui, dans l'ordre spirituel et religieux du moins, cette œuvre est terminée. Les bons esprits, et ils sont plus nombreux

qu'on ne croit, sont surtout préoccupés de reconstruire, de réédifier. Or, on ne doit construire dans le monde des idées et des croyances que sur une base inébranlable, et de semblable base, il n'y en a qu'une qui est Dieu. En dehors de la notion de Dieu, il n'y a moralement, religieusement, humainement rien à fonder. Si donc nous voulons sortir de l'état transitoire, précaire, à la fois misérable et douloureux où nous sommes, il faut nous appliquer à rendre à l'idée divine son lustre, son autorité et, par conséquent, sa vertu.

Ce devoir incombe au philosophe tout autant qu'au théologien. Il est fait pour devenir la plus constante et la plus noble occupation de sa vie, pour le consoler de son apparente inutilité et pour prouver à ceux qui seraient tentés de le prendre en dédain, que les méditatifs et les contemplatifs ont une fonction à remplir ici-bas. Il ne convient certes pas à un penseur d'exagérer l'importance et le pouvoir de l'esprit, mais il lui convient encore moins de paraître ignorer ce pouvoir et cette importance. Nous pouvons et nous devons être personnellement modestes; mais nous n'avons pas le droit d'être humbles pour le compte de la philosophie, puisque nous vivons dans un monde ordonné par la Raison suprême et confié par elle à l'intelligence de l'homme. Croire et déclarer la philosophie impuissante, la désintéresser à l'excès, l'exclure de l'action, serait avouer du même coup que le hasard et

non la raison pré side à l'ensemblede destinées. Un pareil aveu, nous le proclamons en toute franchise, constituerait, à nos yeux, le comble de l'erreur et de l'impiété.

Saint-Cloud, 30 mars 1866.

DÉISME

ET

CHRISTIANISME

LA CRISE RELIGIEUSE

ET LE THÉISME CHRÉTIEN (1)

I

Ce qu'il y a de profondément caractéristique dans la révolution qui s'opère en ce moment au plus intime des esprits et des âmes, ce qui fait non-seulement son originalité, mais sa force et son irrésistible attrait, c'est qu'elle procède d'une vive, d'une impérieuse aspiration vers la foi, d'un immense besoin d'élévation morale et de ferveur religieuse. Il est nécessaire de se pénétrer de cette

(1) *Le Christ et la conscience*, deuxième édition. — *De l'avenir du théisme chrétien considéré comme religion*, par M. Félix Pécaut. (Chez Joël Cherbuliez.)

vérité, de reconnaître tout d'abord ce fait capital, si l'on tient à ne pas se méprendre sur le sens, sur la portée des courageux essais tentés récemment, pour affirmer et proclamer les droits de la libre croyance, en face ou plutôt en dehors du rigoureux formalisme des orthodoxies autorisées.

L'indifférence a perdu beaucoup de terrain ; la philosophie négative n'en a point gagné. Les diverses communions chrétiennes n'ont donc pas à se plaindre de l'engourdissement, de l'apathie des intelligences ; elles n'ont pas davantage à redouter une guerre déclarée, systématique, à outrance, comme celle que firent, à l'idée même de religion, les encyclopédistes du dernier siècle. Ce ne sont point leurs adversaires naturels (matérialistes ou athées) qui les pressent, qui les aiguillonnent, et la mise en demeure imminente dont elles s'inquiètent avec raison ne vient pas de ce côté. Les plus ardentes réclamations surgissent du sein des Églises constituées. Les docteurs et directeurs du christianisme officiel ont maintenant à satisfaire les exigences légitimes et les anxieuses interrogations des fidèles, avant de répondre aux objections quelque peu émoussées des incrédules.

Telle est la situation. Elle est étrange, sans être absolument nouvelle. Deux fois déjà l'humanité s'est trouvée plus religieuse que son Église. La première fois, il y aura bientôt dix-neuf siècles, dans un coin de l'Asie; la seconde, en Europe, à la fin du moyen âge.

Assurément, le pharisaïsme hiérosolymite (1) et le catholicisme des premiers temps, celui que les travaux des saint Jérôme, des saint Athanase, des saint Augustin avaient établi et propagé, contenaient de grandes vérités, abondaient en préceptes excellents, efficaces, et jetaient de merveilleuses lueurs sur les obscurités de l'existence présente aussi bien que sur les ténèbres de la vie future. Il y aurait une singulière ingratitude de notre part à prononcer des paroles de blâme et à rendre un jugement trop sévère contre ces formes désormais évanouies, mais qui demeureront touchantes et respectables, contre ces formes souvent admirables de l'humaine piété. Tout ce qui a consolé les cœurs brisés, raffermi les âmes ébranlées, guéri les consciences malades, et maintenu l'esprit de l'homme

(1) Voyez les belles paroles de M. Colani sur les pharisiens. (*Sermons*, première série, chez Treuttel et Würtz.)

en communication avec la volonté de Dieu, aura toujours droit, sinon à notre soumission et à notre adhésion, au moins à notre déférence.

Catholiques et pharisiens eurent le tort d'oublier que la religion (je ne parle pas de son essence qui est insaisissable), telle que peut la concevoir et la sentir l'humanité, est essentiellement progressive. Dans sa relativité momentanée, elle est, comme notre intelligence même, imparfaite, incomplète, et ne pouvant atteindre au vrai de prime abord et de plein saut ; elle s'en approche lentement, par degrés, par étapes, en dépit des retards, des défaillances, des obstacles et des erreurs. Il suit de là que tout mouvement ascensionnel de la piété est mortel à l'orthodoxie contemporaine et régnante, et que si les Églises sont créées par les fidèles, c'est aussi, et en vertu d'une conséquence inévitable, par les fidèles qu'elles sont détruites et réédifiées sur un modèle nouveau. Quelle que soit, à ce sujet, la force du préjugé contraire, les orthodoxies, qu'on le sache bien, ne sont jamais mortes des coups que leur a portés l'incrédulité. Lorsqu'une Église semble à la veille de se dissoudre, c'est qu'elle a cessé d'être en rapport avec les aspira-

tions religieuses du siècle, que son trésor, soigneusement conservé, jamais augmenté, est devenu insuffisant, et qu'elle est réduite à offrir peu, tandis qu'on lui demande beaucoup.

Voilà justement à quel point nous en sommes. Comme à l'époque du Christ, comme aux jours de Luther, de Calvin, de Zwingli, de Mélanchthon, il y a, dans l'humanité consciente et intelligente, accroissement, non diminution de foi. Qu'arrive-t-il? Les modernes croyants, étouffant dans les cadres traditionnels, dans les dogmatismes surannés, s'efforcent de les élargir, de les transformer, de les accommoder à des conceptions plus judicieuses, plus rationnelles, plus hautes; mais ces cadres ont des gardiens, ces dogmatismes ont des interprètes qui se refusent à des transactions coupables, selon eux, et impies. Alors, parmi les novateurs, une scission se déclare. Les uns veulent rester (autant que cela est en leur pouvoir) attachés de nom et de forme à la communion dont ils ont longtemps fait partie, même lorsqu'elle les condamne et les repousse; les autres, moins humbles, moins soumis et plus logiques, ne s'obstinent pas à forcer le seuil d'un sanctuaire d'où on les bannit. Ils savent

que Dieu, qui est partout, n'est nulle part exclusivement ; ils se disent enfin que les cœurs droits sont toujours à même de lui dresser un autel, de le servir et de l'adorer.

Enlevons à ces explications ce qu'elles ont de général et de vague ; précisons-les, éclairons-les par des noms propres. Au nombre des fidèles opiniâtres, dévoués *quand même*, je range, par exemple, MM. Colani, Coquerel fils, Albert Réville ; en tête des proscrits, ou plutôt des exilés volontaires, qui deviennent à leur tour des fondateurs, des initiateurs, se place M. Félix Pécaut, auquel nous devons deux ouvrages de premier ordre, d'une beauté sévère, d'une dialectique serrée, et, pour tout dire, d'une extrême importance : le *Christ et la conscience*, l'*Avenir du théisme chrétien*.

En ce qui concerne la crise actuelle du protestantisme, je demanderai la permission d'être très-réservé et de ne pas entrer dans le débat. Je ne contenterais personne, et, selon le mot de Montaigne, je serais *pelaudé par les deux partis*. En effet, si, avec tout ce qu'il y a en Europe de croyants sincères, équitables, désintéressés, je désapprouve formellement la conduite ultra-rigoureuse et gra-

tuitement offensante du consistoire de Paris envers MM. Réville et Coquerel, et du consistoire de Genève à l'égard de M. Réville, deux fois frappé, pour le même sermon, par les arbitres officiels de l'orthodoxie protestante, en France et en Suisse, si je trouve que ce sermon *le Sel de la terre* (1), fort élevé du reste, et fort éloquent, n'était pas assez hétérodoxe pour soulever une telle tempête, je déclare également en toute sincérité, qu'à mon sens, MM. Albert Réville, Coquerel et d'autres encore qu'on me dispensera de désigner, sont aussi peu protestants que possible, et, à ne rien dissimuler, ne le sont plus que de convenance, ou, si l'on veut, de désir.

Dans les *Trois lettres à M. Poulain* (2), où M. Réville a si souvent et si spirituellement raison, un point surtout m'embarrasse et l'embarrasse aussi : Est-il encore ou n'est-il déjà plus protestant? Voilà le seul chapitre sur lequel il paraisse médiocrement d'accord avec lui-même, troublé, mécontent, et qui n'obtienne de lui aucune réponse décisive. L'éminent écrivain et théologien est par-

(1) Chez Joël Cherbuliez.

(2) Même librairie.

venu à l'extrême limite qui sépare la foi orthodoxe de la libre croyance. La ligne qui s'étend entre lui et les théistes chrétiens est très-mince, presque imperceptible, et, en quelque sorte, idéale ; mais, au moment de la franchir, il s'arrête, hésite, tâtonne, distingue, subtilise, et, finalement, se rattache tant bien que mal à une certaine tradition ecclésiastique beaucoup plus étroite que sa pensée, et beaucoup moins éclairée que sa conscience. Est-ce là vraiment son dernier mot, et devons-nous considérer ce penseur sincère et pénétrant comme à jamais perdu pour le christianisme philosophique?

Je ne me mêle pas de prédire l'avenir, et j'ignore si les suggestions réitérées d'une âme pure, si le travail continu, scrupuleux, d'une intelligence supérieure, n'amèneront pas le savant pasteur de Rotterdam à imiter M. Félix Pécaut, ou peut-être même (on a vu des choses plus surprenantes) M. Edmond Scherer. Cela, je l'avoue, me semble plus que probable ; mais comme, à l'heure qu'il est, je raisonne sur une réalité très-nette, très-déterminée, et non sur une éventualité contestable, je dois accepter M. Albert Réville, tel qu'il se présente à moi, et voir en lui un protestant orthodoxe.

Eh bien ! dès que je me place à ce point de vue, je me sens on ne peut plus gêné pour lui témoigner ma sympathie. D'abord, parce que je ne saurais le faire sans restriction et sans regret, et puis, parce que venant d'un libre croyant, elle courrait grand risque de ne pas lui être agréable. Les luttes de la nouvelle école théologique avec le consistoire sont, en définitive, affaires de famille. Il ne faut pas trop s'en mêler.

Et si je veux que mon mari me batte, moi ! disait la femme de Sganarelle. Vous savez ce qui advint au voisin officieux pour avoir voulu mettre le holà. Le cas est à peu près le même. Si M. Réville contrarié, tracassé par les protestants, et n'admettant, au fond, leur *Credo* qu'avec toutes sortes de réserves, veut rester ou du moins se croire protestant, s'il tient à être battu, il est meilleur juge que nous de ses motifs intérieurs, et nous aurions mauvaise grâce à le dissuader de cette résolution.

La loi de solidarité qui préside aux destinées du monde moral a cela de particulièrement beau, que nul homme ne peut s'affranchir dans le secret de son esprit et de son cœur, sans, du même coup, émanciper plus ou moins ses semblables. Puisque

nous nous sommes permis, au nom de cette vérité, de manifester respectueusement l'impatience que nous causent les hésitations de M. Réville, on ne sera pas étonné que, conséquent avec notre principe, nous félicitions vivement M. Pécaut d'avoir travaillé à nous rendre notre liberté, en s'appliquant à reconquérir la sienne.

Avant d'arriver au théisme chrétien, M. Pécaut a connu, pratiqué, aimé le protestantisme. Ainsi que les honorables écrivains et orateurs dont je viens de parler, il a été ministre de l'Église réformée. Mais, lorsque la foi nouvelle qui se révélait s'imposait à son intelligence dans la lecture, la méditation, la prière, lui a décidément paru supérieure à ses anciennes croyances, il a brisé avec une stoïque fermeté des liens qui lui étaient chers, et il a préféré à une vaine fidélité extérieure la joie de se sentir dans le vrai, le besoin de s'y établir, de s'y fortifier, le devoir de le répandre.

A ce propos, je me suis demandé (et, vraisemblablement, je n'ai pas été seul à m'adresser cette question) comment il se fait que, de l'élite du protestantisme, soient sortis, depuis quelques années, tant de libres penseurs. Des recueils, des journaux

qui ne passent pas pour rigoureusement orthodoxes, la *Revue moderne*, le *Temps*, ont pour rédacteurs principaux des protestants jadis très-fervents, et aujourd'hui passablement émancipés, ce me semble. A quoi cela tient-il? La question vaut la peine qu'on s'y arrête.

Écartons d'abord une réponse qui s'offre immédiatement, naturellement, et qui, bien que reposant sur une notion parfaitement fausse, sur une méconnaissance grave de l'histoire et de l'essence du protestantisme, a néanmoins quelque chose de séduisant et de spécieux. Des personnes d'un esprit vif, et trop promptes à croire ce qu'elles désirent, n'hésiteront pas à s'écrier sur-le-champ : « Eh ! de quoi donc vous étonnez-vous? Le protestantisme n'a-t-il pas été, à son origine, un progrès, une victoire de la raison et de la conscience sur le catholicisme du moyen âge? Ne s'est-il pas, à votre gré, à vous philosophe et déiste, attaché plus que l'Église romaine à l'idée pure de la divinité, à la religion directe et intime? Enfin, qui dit protestant ne dit-il pas libéral, et peut-on considérer l'esprit de la réforme au XIXe siècle, autrement que comme une sorte de girondi-

nisme religieux, accueillant, compréhensif et large?

» L'Église réformée étant aujourd'hui, dans tous les sens, une véritable école de libéralisme, il n'y a rien de surprenant à ce qu'elle soit une préparation, une transition, à des doctrines philosophiques issues du christianisme, et qui ne sont point indignes de cette noble parenté. »

Il ne me sera pas difficile de prouver à quel point ces vues optimistes sont illusoires. Reprenant le plus brièvement possible les assertions que j'ai cru devoir reproduire sans les exagérer ni les affaiblir, je commencerai par faire observer que la Réforme, à son début, fut un mouvement régénérateur, il est vrai, mais nullement émancipateur, surtout quant aux choses de l'intelligence (1). Faute de connaître ou de marquer cette nuance d'une ma-

(1) Les réformateurs avaient en dédain et en horreur la philosophie antique (il n'y avait guère alors que celle-là), et dans leur aversion pour elle, ils rendirent, à leur insu, un signalé service à l'esprit humain. Partout où s'étendit leur domination morale, ils s'attachèrent à ruiner le péripatétisme; mais comme ils ne frappaient que sur le faux Aristote, ils se trouvèrent avoir contribué très-innocemment à débrouiller le chaos de la scolastique et à préparer les voies à l'école empirique anglaise. Macaulay, dans son étude sur lord Bacon (*Essais politiques et philosophiques*), a développé cette vue de la manière la plus ingénieuse.

nière précise, on s'expose à commettre les plus graves erreurs. L'esprit, au XVIe siècle, fut affranchi par la Renaissance, et la conscience renouvelée par la Réforme. Calvin ni Théodore de Bèze ne se piquaient de libéralisme religieux; ils ne songeaient qu'à purifier, à discipliner, à resserrer le christianisme compromis et gâté, à leurs yeux, par le relâchement où était tombé le catholicisme romain.

Leurs successeurs et leurs élèves sont demeurés fidèles à cette première conception du protestantisme. Je cherche vainement dans l'histoire, même au XVIIIe siècle, un moment où les chefs de l'orthodoxie réformée aient pactisé avec la philosophie indépendante, ou fait un seul pas vers le déisme. Il m'est impossible, au contraire, de ne point me rappeler que les livres de Rousseau furent traités, dans sa pieuse patrie, avec une extrême rigueur. Le *Vicaire savoyard* ne rencontra pas plus d'indulgence chez les ministres genevois, que chez les conseillers jansénistes du parlement de Paris. Et ces mêmes ministres, lorsque d'Alembert insinua, dans l'article *Genève* de l'Encyclopédie, qu'il les soupçonnait véhémentement de socinianisme, a-t-on

oublié quelles réclamations ils élevèrent, et de quelle indignation ils furent saisis?

En matière strictement et positivement religieuse la tradition de l'Église réformée est constante; et, je le dis à regret, mais je le dis parce que c'est l'exacte vérité, elle n'est point et n'a jamais été libérale dans l'acception large et humaine que nous donnons à ce mot.

Qu'on veuille bien m'entendre. Je ne me permets ici ni d'apprécier ni de juger le protestantisme en lui-même. Mon intention est simplement de répondre aux personnes qui voient dans la disposition intellectuelle de cette austère communion chrétienne une introduction toute naturelle au déisme, et de leur démontrer combien profondément elles se trompent. J'ai donné à l'appui de mon opinion ce qu'on peut appeler les raisons historiques. Que serait-ce si j'employais les arguments dogmatiques?

Il me suffira de remarquer que la croyance en *la nécessité de Jésus médiateur* (croyance qui disparaît en quelque sorte, ou du moins s'atténue dans le catholicisme, devant le culte rendu aux saints et à la Vierge) est le fond même et la pierre

angulaire du protestantisme. Or, le théisme, — fût-ce le théisme chrétien, — se propose précisément de supprimer toute médiation, et de placer l'âme humaine directement en face de Dieu. Il y a, par conséquent, un abîme infranchissable entre cette doctrine et la foi protestante. De Calvin à Rousseau, j'ai beau regarder, je n'aperçois aucune route frayée, aucun pont, aucun passage praticable, aucun sentier si étroit et si périlleux qu'on le puisse imaginer.

Nous avons rejeté les explications tirées, soit de l'histoire, soit du génie du protestantisme; nous nous sommes efforcé de prouver l'incompatibilité de cette forme religieuse avec les désirs et les conceptions de la piété moderne; cependant, le fait énoncé plus haut subsiste : — c'est bien parmi les protestants que, depuis quelques années, se sont recrutés les novateurs; — et la question suscitée, provoquée par ce fait, subsiste aussi. Il est juste qu'après avoir critiqué les réponses des autres je vienne, à mon tour, humble justiciable du public, produire mon avis et exprimer mon sentiment.

Ayons recours, pour nous guider dans notre recherche, aux indications quelquefois subtiles,

mais rarement décevantes, de l'analyse psychologique et morale ; tâchons de nous représenter la situation intérieure d'un homme, d'un croyant qui tend et sans cesse doit tendre à la pureté, à l'élévation, à la charité, à l'équité, en un mot, à la perfection. La hauteur est singulièrement dure à gravir et il ne faut pas songer à redescendre. Lorsque cette héroïque ascension se sera prolongée pendant un certain temps et que les jambes du marcheur, si solides qu'on les suppose, commenceront à se fatiguer, il accordera beaucoup d'attention à son bâton de voyage. Ce bâton, pour le chrétien protestant, c'est, je le répète, la foi absolue en la nécessité de Jésus médiateur. Quelles sont les bases, quels sont les garants de cette foi ? Les catholiques (heureux ou malheureux en cela) n'ont point à s'adresser de pareilles interrogations : ils se fient de tout à l'infaillibilité du pape, et dorment en paix leur tranquille sommeil.

La position du protestant est loin d'être aussi douce, aussi agréable ; il n'a qu'une autorité, qu'une source, qu'un moyen de contrôle : la Bible. Il y voit, dans l'*Ancien Testament*, l'annonce de la venue du Rédempteur et, dans l'*Evangile*, le

récit de la vie et du martyre de l'envoyé divin. C'est là-dessus et rien que là-dessus qu'il doit s'appuyer. Alors, souvent à son insu, presque toujours malgré sa volonté, il est conduit à se demander quelle est la valeur réelle de cette unique garantie ; il interroge l'Écriture avec anxiété ; il se pose la redoutable question de l'inspiration directe des livres saints et de l'authenticité historique du Nouveau Testament. L'épreuve est décisive : tout le reste de son existence va dépendre de la réponse que lui fera sa raison.

Si elle se déclare satisfaite, rien de mieux. Ses troubles se dissipent ; ses agitations s'apaisent et le voilà le plus ferme et le plus souriant des orthodoxes. Il ne faut pas croire que, même chez les intelligences très-distinguées, cette solution soit rare. Je me bornerai à citer Channing, Alexandre Vinet, et l'éminent moraliste qui honore Genève, M. Ernest Naville. Parfois aussi, la réponse de la raison est négative ; elle se prononce contre l'inspiration directe des Écritures, contre l'authenticité de l'Évangile ; et, en jetant un voile sur le personnage extra-humain du Médiateur, elle ne laisse plus à la nécessité de la fonction médiatoriale d'autre

soutien que les déductions d'une métaphysique profonde, sans doute, et de nature à fortifier l'esprit, mais qui ne saurait combler le déplorable vide du cœur.

Le coup est terrible au premier instant, et la chute douloureuse. Gardons-nous toutefois des amplifications et des gémissements. Ce n'est pas impunément qu'un homme a vécu durant des jours et des jours dans la méditation des vérités éternelles, dans l'étude des connaissances nécessaires, dans la pratique des vertus humaines. Il peut recevoir une rude blessure et souffrir une perte considérable dans telle partie de sa croyance ; il peut être contraint, par cette intime catastrophe, de changer d'allure, d'attitude et de voie ; au fond, il n'en demeure pas moins debout et inébranlable. Sa foi est atteinte, non abattue, car l'objet propre, l'objet indispensable de la foi, c'est Dieu. L'esprit, accoutumé à chercher le Fils, rencontre le Père, et, dans un suprême éblouissement, se prosterne joyeux et adore !

Est-ce ainsi que, de protestant, on devient théiste ? Je le crois, sans oser l'affirmer. J'ai suivi et consulté les lois de la vraisemblance morale ;

puissent-elles ne pas m'avoir égaré? On s'élève, selon nous, au théisme, en rompant avec l'idée mère et fondamentale de la Réforme, non par une transition naturelle et insensible, par une série de raisonnements qui s'appuieraient à la foi orthodoxe. C'est tout le contraire. Le protestantisme, je le répète, par la loyauté et la sévérité de la méthode intérieure, oppose les uns aux autres, dans une lumière crue, les éléments contradictoires et met la conscience du croyant au pied du mur. Il fait des libres penseurs précisément parce qu'il excite la pensée, sans la satisfaire suffisamment. Notons d'ailleurs que les discussions, les dissidences qui l'agitent, témoignent en sa faveur. Elles attestent qu'il y a en lui des ferments de rénovation et de vie. Il n'en est pas ainsi du catholicisme actuel. Je dis actuel, car il a eu ses périodes de luttes intestines, et jamais il ne jeta plus d'éclat, ne parut plus florissant. Reportons-nous, non pas au moyen âge, mais seulement au siècle de Louis XIV. Quelle variété de doctrines, dans l'Église, à cette époque! Chacun vit près de sa foi et la reflète éloquemment. Bossuet, Pascal, Arnauld, Nicole, Fénelon, modifient, attaquent ou défendent l'or-

thodoxie ; le jansénisme, le quiétisme, attestent la force de vitalité de l'idée chrétienne et l'ingéniosité de ses interprètes. Hérésies tant que vous voudrez ; il n'y a que les religions vraiment vivantes qui aient à craindre et à combattre les hérésies. Ah ! si j'étais catholique, combien j'aimerais mieux voir surgir du milieu de l'Église, et gronder sur ma tête, une tempête théologique qui réveillerait la foi, en la secouant fortement, que de fixer toujours ma pensée sur les pamphlets de tel folliculaire, sur des influences de clocher ou sur les alternatives et les chances purement politiques de la question romaine.

Le théisme chrétien a de grandes prétentions, et, si je ne m'abuse, elles sont très-légitimes. En un moment de crise et lorsque les déserteurs des communions autorisées forment une foule confuse, ardente, généreuse, il vient leur apporter un mot de ralliement, un drapeau, et, de cette foule, faire une armée. Avant d'entrer dans l'examen d'une doctrine appelée à jouer un rôle si actif, à remplir une mission si importante, j'ai dû jeter un coup d'œil d'ensemble sur l'état des esprits et des âmes, sur la situation religieuse. Maintenant, abordons l'œu-

vre même de M. Félix Pécaut; voyons si ce hardi théologien philosophe est en droit et en mesure de dire, comme le grand métaphysicien de la Révolution française: « *Il est temps de couper le câble.* »

II

« ..... Dieu, père des hommes; les hommes frères en Dieu; l'homme appelé à la sanctification, c'est-à-dire à tirer de lui-même, par un travail persévérant, l'idéal humain, copie de l'idéal divin; cette œuvre de sanctification, toute spirituelle, tout intérieure, inaugurée et chaque jour renouvelée par le repentir, provoquée et soutenue par la grâce divine, partout présente, trouvant un encouragement, un appui et comme un milieu favorable dans la communauté fraternelle, embrassant toutes les parties de l'être moral, sans en retrancher arbitrairement aucune; la miséricorde divine, infatigable à réclamer de l'homme l'entier accomplissement de sa vocation, frappant le mal de son châtiment nécessaire, mais ménageant à l'homme de nouvelles épreuves pour réparer les précédentes,

ou lui ouvrant de nouveaux cercles d'activité pour lui permettre de prendre mieux possession de son idéal, de contempler de plus près le souverain bien, de goûter plus vivement le parfait bonheur ; l'humilité, vertu première, issue du sentiment du notre dépendance et du douloureux sentiment du péché, fondement de la charité envers nos semblables, qui sont enfants de Dieu comme nous, faibles et coupables comme nous, appelés comme nous à la ressemblance avec Dieu : tels sont les traits généraux, bien imparfaitement esquissés, du théisme. »

J'ai voulu d'abord transcrire cette belle page de M. Félix Pécaut, parce qu'elle répond, avec autant d'élévation que de netteté, à cette question toute naturelle : Qu'entendez-vous par théisme ? et aussi parce qu'elle établit implicitement que cette opinion religieuse n'est pas si vague, si abstraite que ses adversaires se plaisent à l'affirmer.

Jusqu'à présent, en effet, on a volontiers affecté de considérer le théisme comme une philosophie incomplète, équivoque, irrésolue, s'arrêtant dans ses hardiesses inconséquentes à mi-chemin de la foi et de la négation déclarée ; ou bien encore

comme une disposition mystique, quelque peu maladive, attestant plus de faiblesse d'esprit, plus de mollesse de cœur, plus d'exaltation intime que de penchant et de vocation à la véritable piété.

Les théistes, il faut l'avouer, n'ont que trop encouragé par leur timidité excessive, par leur modestie sincère, mais en quelque façon condamnable, cette fâcheuse manière de voir. Ils ont paru rougir de leur conviction. Rousseau lui-même, auquel nous devons l'immortelle charte du déisme moderne, ne négligea aucune occasion de professer, de pratiquer ostensiblement le protestantisme, et lorsque, durant son séjour à Motiers-Travers, il guerroyait si vertement contre le pasteur du village, c'était en paroissien fidèle et méconnu qui désire sérieusement s'approcher de la sainte table, nullement en esprit fort, heureux de trouver prétexte à querelle et à scandale.

Remarquons de plus que le génie gaulois, essentiellement déiste, mais très-peu dogmatique, très-ennemi des confessions de foi, des formulaires et, en général, de tout ce qui, de près ou de loin, ressemble à une discipline doctrinale quelconque, a toujours incliné vers une croyance infiniment

libre et large dans ses termes, bien que solide et même inébranlable au fond. La forme respectueuse et fervente nous a manqué en France, à ce point, que des juges sévères ont pu révoquer en doute la réalité de notre foi. Il y a, par exemple, dans le déisme de Voltaire et de Béranger, quelque chose d'irrévérent qui, aujourd'hui, nous étonne, nous déconcerte presque. Cette bonne humeur piquante, cette légèreté d'accent, ce ton dégagé en de si graves sujets, cette adoration qui, pour s'exprimer, a recours instinctivement au badinage ou à l'épigramme nous inquiètent, nous causent un certain malaise et, pour surmonter ce trouble, nous avons besoin d'être assurés, comme nous le sommes, de la droite et haute intention qui n'a cessé de diriger ces grands esprits.

Nous ne blâmons pas nos devanciers; ils ont agi selon leurs aptitudes, leur éducation et leurs circonstances. Grâce à leur fermeté, les droits de la conscience, de la raison et de la liberté morale ont été sauvegardés. Nous avons maintenant à nous acquitter d'une autre tâche. Il importe que le théisme, devenu nécessaire aux aspirations religieuses d'une société en voie de renouvellement,

prenne de la consistance, de la précision, du sérieux et de la hardiesse. Les penseurs contemporains seraient inexcusables s'ils établissaient, sur l'autorité de Rousseau, une distinction subtile entre leur conviction et leur religion ; ils serviraient mal la cause qu'ils ont embrassée, si, pour la défendre, ils se contentaient d'aiguiser des plaisanteries à la Voltaire ou de ciseler des chansons à la Béranger ; ils auraient également tort d'imiter la prudence extraordinaire et la réserve prodigieuse auxquelles s'est trop facilement résignée la philosophie éclectique. L'heure de l'affirmation, de l'action, est arrivée.

M. Pécaut vient de nous donner la définition du théisme, et en même temps de nous en tracer le programme. Rendons-nous compte, non-seulement de ce que contient ce programme, mais de ce que logiquement il implique, rien que par la manière dont il est esquissé et posé. L'auteur parle-t-il spécialement en théologien ? Non. S'exprime-t-il purement en philosophe ? Pas davantage. Et cependant les prétentions qu'il élève, les matières sur lesquelles il appelle notre attention, appartiennent les unes à la spéculation philosophique,

les autres au domaine de la théologie appliquée.

Eh bien ! M. Pécaut se refuse à reconnaître, et en quelque sorte à sanctionner, cette délimitation qui lui paraît arbitraire. Il ne consent pas à séparer si absolument ce qui est raisonnable d'avec ce qui est religieux, et il ne se pardonnerait point de concourir, pour sa faible part, à exhausser la muraille dressée par les orthodoxies et les aristocraties intellectuelles entre l'humain et le divin. L'ingénieux et audacieux théiste prend exactement le contre-pied de l'assertion du spiritualisme doctrinaire. « La philosophie est parfaitement et radicalement distincte de la religion. Chacune d'elles a son royaume. Elles doivent se respecter mutuellement et n'ont rien à démêler ensemble (1). »

(1) Pour maintenir cette distinction, on invoque l'autorité de la méthode purement rationnelle de Descartes. Mais le grand métaphysicien s'est-il partout et toujours montré aussi rigoureux? D'excellents esprits, fort compétents en ces matières, sont loin de le penser. M. Ernest Naville, dans l'Introduction qu'il a mise en tête du *Campo santo* de M. Auguste Conti, fait remarquer, avec beaucoup de justesse, que Descartes a conclu l'existence du Créateur de prémisses qui ne renferment pas cette conclusion. Quelle que fût sa confiance dans l'emploi de l'*à priori* pur, ce moyen d'investigation ne lui a pas paru suffisant, lorsqu'il s'est agi de poser les bases de la théodicée, et, par un acte de foi spontané,

Déclarons-le franchement, cette assertion, qui forme encore la base et le point de départ de notre enseignement scolastique, pèse d'un poids funeste, depuis plus de quarante ans, sur les esprits et les âmes. C'est elle assurément qui a paralysé le théisme, en lui interdisant l'action immédiate, ouverte et féconde, en le retenant dans les froides régions d'une métaphysique désintéressée à l'excès, et en le condamnant à n'aimer la vérité religieuse que d'un amour platonique. L'innovation tentée par M. Félix Pécaut consiste précisément à nous dire et à nous prouver : 1° que la philosophie et la religion sont inséparables ; 2° que, dans le passé,

qui est une dérogation formelle à la sévérité de sa méthode, il a eu recours à une assertion gratuite, indémontrable, quasi mystique. Comment, après un exemple si éclatant, des penseurs qui se disent cartésiens de tradition et de tendance, osent-ils soutenir que la philosophie doit rester étrangère à la spéculation religieuse. Il lui est, comme nous venons de le voir, impossible de s'en passer. L'une et l'autre ont un point commun, un sommet où elles se rejoignent ; ce sommet, c'est Dieu. Tout philosophe qui raisonne sur l'existence et la nature de Dieu, si prudent, si timoré qu'il puisse être, s'occupe de religion. Que deviendrait, je le demande, une philosophie qui renoncerait définitivement à s'inquiéter du plus redoutable et du plus pressant des problèmes ? Elle donnerait *ipso facto* sa démission. Il ne lui resterait qu'à garder un silence absolu et à rentrer dans le néant.

la philosophie a été constamment l'élément *rénovateur* et *transformateur* de la religion ; 3° que, dans l'avenir, elle en sera l'*élément générateur*.

Ainsi tombe la vieille objection si fréquemment opposée aux nobles ambitions du théisme : « — Vous n'êtes qu'une philosophie et cela suffit pour que vous ne puissiez jamais être une religion. — C'est justement parce que je suis une philosophie, répond-il à présent, par l'organe de son courageux interprète, que je me trouve appelé à préparer les voies et à déterminer la direction de la religion future. »

Le petit livre de M. Pécaut a le mérite de mettre en pleine lumière cette vérité consolante et de première importance, que le mouvement religieux de l'humanité dans ce qu'il a de positif, de quasi matériel (le culte, la liturgie, etc.) est, à partir du XIXe siècle, étroitement lié aux progrès d'une philosophie sincèrement et librement spiritualiste.

Ici nous allons rencontrer un autre ordre d'objections. Définitivement battue sur le terrain du rationalisme, l'orthodoxie se replie et se retranche derrière les nécessités sacrées, les imprescriptibles exigences du sentiment. Elle est bien forcée de re-

connaître qu'il faudra de plus en plus faire à la raison sa part, et une part très-large. Elle ne peut se dissimuler que les grandes et belles inventions théologiques, qui ont si longtemps gouverné le monde, sont menacées d'une diminution sensible dans leur pouvoir et dans leur éclat, et qu'il sera bientôt indispensable, en ce qui touche telle doctrine fondamentale et capitale, de plaider la légitimité historique, au lieu d'imposer, comme on le faisait auparavant, l'autorité dogmatique.

Mais ces aveux une fois faits de plus ou moins bonne grâce, l'orthodoxie se flatte de prendre aussitôt sa revanche. Elle rappelle au théisme qu'il s'appuie ordinairement et de préférence sur la raison, et s'empresse d'insinuer que, si l'adhésion réfléchie de l'intelligence à ce qui lui paraît compréhensible et adorable est un des éléments constitutifs de la foi, il y en a un autre, dont il tient trop peu de compte, un autre non moins précieux et sans lequel aucune Église ne saurait subsister, — le sentiment, — qui réside surtout chez les simples et dans les masses. Cette fameuse croyance épurée ne sera, par conséquent, que le partage d'un petit nombre de privilégiés.

Ce reproche est extrêmement injuste, et l'on peut dire sans passion, sans exagération, qu'il frappe à côté, qu'il porte à faux. Loin d'être sourd à la voix impérieuse et sainte du sentiment, le théisme obéit à l'impulsion intérieure avec une telle docilité, un tel enthousiasme, que les raisonneurs ferrés sur la dialectique, uniquement épris de l'évident et de l'incontestable, voient en lui un reste de superstition, une variété prosaïque de mysticisme. Nous ne faisons aucunement fi des arguments empruntés à une saine et judicieuse métaphysique, et nous nous réjouissons fort que Descartes, Malebranche, Leibnitz et Kant aient donné à la théodicée tout le développement, toute la solidité dont elle est susceptible ; mais nous ne sommes pas de ceux qui fondent exclusivement leur foi sur un syllogisme plus ou moins bien construit.

Dieu, pour nous, ne saurait tenir dans une formule, si artistement conçue, si ingénieusement pondérée qu'on la suppose ; en un mot, nous ne croyons pas que, par la seule raison, Dieu soit démontrable. « Je crois en Dieu, dit très-bien M. Félix Pécaut, par un élan de l'esprit qui suit

immédiatement et nécessairement l'acte par lequel je me saisis moi-même. »

Si l'on me permet de dérober à la phraséologie chrétienne une de ses images les plus expressives, je ne craindrai pas d'ajouter que la raison nous conduit jusqu'au seuil de la demeure céleste, ou plutôt jusqu'au pied de la hauteur où, entouré d'un nuage splendide et impénétrable, siége le Tout-Puissant. S'agit-il de s'élever davantage, elle se trouble, s'effraye et nous abandonne à notre native faiblesse; le sentiment survient alors, il nous emporte sur ses ailes, et, glorieux, irrésistible, vole droit au but suprême, dédaignant les obstacles qui épouvantaient la raison, franchissant les cimes immaculées que, de son regard timide et borné, elle osait à peine entrevoir.

Est-ce là, je le demande, méconnaître les droits du sentiment? Il y aurait à le soutenir plus que de l'obstination et une médiocre bonne foi. Ce qui est exact, au contraire, et ce que nos antagonistes eux-mêmes seront tôt ou tard contraints de proclamer c'est que, si la raison est la règle et la lumière du théisme, le sentiment en est l'inspiration intime, l'âme et la flamme.

« Soit, va-t-on me répondre, votre croyance, nous en convenons, n'est pas exclusivement rationaliste ; le sentiment communique à vos doctrines sa joyeuse étincelle, sa bienveillante chaleur, ses témérités généreuses et bénies ; mais ce n'est pas tout que de ressentir, pour son compte, l'émotion religieuse et de l'entretenir en soi, il faut encore la répandre aux autres et savoir en pénétrer la foule ; voilà ce qui vous manque. Vous pouvez avoir par-devers vous les éléments d'une philosophie religieuse, vous ne sauriez réunir les conditions nécessaires à un culte public.

» Où sont, s'il vous plaît, avec votre sèche et pauvre conception, moitié philosophique, moitié théologique, où sont vos moyens d'action sur les masses ? Estimez-vous que vos méditations solitaires, vos prières abstraites, vos effusions de coin du feu, vos exhortations à huis clos, seront de force à lutter contre la magie de nos fêtes solennelles ou simplement de l'office dominical ; contre ces vitraux admirables, ces bijoux étincelants, ces tableaux de maîtres, ces pyramides de fleurs, cette harmonie de l'orgue et des voix virginales qui ravissent à la fois l'oreille, les yeux, les sens et le cœur ? Ce ne

sont ni vos raisonnements ni vos livres qui remplaceront tout cela. A supposer qu'il existe un désaccord entre elles, l'émotion l'emportera toujours sur la raison. »

Je pourrais me borner en ce moment à faire observer que les écrivains théistes, M. Pécaut, dans l'avant-dernier chapitre de son livre; M. Henri Carle, à la page 39 du remarquable opuscule relatif à l'*Alliance religieuse universelle* (1), n'ont touché à cette question du culte public qu'avec beaucoup de réserve. Une discussion à ce sujet me semble, en effet, quelque peu prématurée, et ce n'est peut-être pas à l'heure où le théisme se cherche encore et commence à s'affirmer comme religion, qu'il convient d'examiner en détail quelles seront ses manifestations significatives, ses pompes, ses solennités, son rituel, sa liturgie. Mais, que le lecteur veuille bien en être persuadé, je ne songe en aucune façon à éluder la difficulté qui m'est proposée. D'ailleurs, le problème n'est qu'ajourné. Dans un avenir qui, j'ose l'espérer, ne se fera pas trop attendre, le progrès du théisme mettra infail-

(1) Chez l'auteur, rue des Écoles, 46.

liblement cette question à l'ordre du jour. Expliquons-nous donc là-dessus, sans présomption, comme sans fausse honte.

Je crois très-sérieusement et très-fermement que le théisme aura un culte public, par la raison simple, mais, selon moi, décisive, que chacun des individus qui professent cette doctrine, pratique déjà la partie la plus nécessaire de la religion, c'est-à-dire le culte intérieur ; et, de plus, je suis convaincu que cette forme d'hommage sera toute directe, toute prime-sautière, bref, aussi peu cérémonielle que possible.

Jésus, qui (les orthodoxes ne me contrediront pas sur ce point) connaissait excellemment les besoins et les devoirs des âmes, a dit d'une manière fort nette, fort positive, que Dieu veut être adoré *en esprit et en vérité.* Les cérémonies n'enlèvent rien à la foi, mais n'y ajoutent rien non plus, et ceux-là sont de pauvres croyants, qui ne sont touchés que par la vue des bouquets du mois de Marie, par le tintement des cloches ou l'appareil des processions. Le faste d'un culte n'a aucun rapport avec la plus ou moins grande vérité du dogme et ne saurait servir à cette vérité de garantie ni de

preuve. L'important et l'essentiel, je le répète, c'est le culte intérieur. Le jour où la même prière se trouvera dans des milliers de cœurs, elle montera d'elle-même aux lèvres des foules frémissantes et s'échappera en paroles imprévues, sincères, abondantes ; ce jour-là le culte public des théistes sera trouvé. Car, il est indispensable d'y insister, le culte public n'est que l'expression collective des croyances individuelles ; il est un effet, et non une cause, ainsi que se l'imaginent ingénument les orthodoxes.

N'ayez crainte, nous n'arriverons peut-être que trop tôt aux grands mécanismes ecclésiastiques, aux manifestations d'ensemble. Je ne nie pas en principe l'édification qui résulte des nombreuses réunions de fidèles ; mais il me semble que la pureté de la foi primitive, en son exquise et salutaire délicatesse, y court constamment le danger d'être altérée soit par la routine, soit par l'exaltation. Il y a là un véritable péril. Ce que je désire bien vivement, c'est que le culte futur, quel qu'il soit, ne se laisse pas aller à la tentation puérile de lutter d'éclat et de séduction avec le culte catholique.

« Mais alors, s'écrient les orthodoxes, vous n'au-

rez point les masses. » Pardon, nous les tenons en assez haute estime pour être persuadés que, lorsque la vérité aura frappé et subjugué leur esprit, elles ne seront point retenues par l'amusement des yeux ou de l'oreille, par de vains et fugitifs prestiges. Honorons le peuple en le traitant virilement, comme une personne consciente et majeure, et ne lui faisons pas l'injure de croire qu'il balancera pendant une seule minute, entre ce qui lui paraîtra beau et ce qui étanchera la soif de sa conscience et de son intelligence.

En résumé, sur cette question du culte public, un mot suffit à trancher la difficulté. Partout où il y a prière, il y a matière à culte. Dès que chacun porte en son âme une des pierres du temple, il n'est pas douteux que, dans un délai plus ou moins éloigné, l'édifice s'élèvera imposant et vaste, sur la place publique.

Or, comment le théisme serait-il privé de cette manifestation précieuse, lui qui accorde tout à l'effusion du cœur en présence de Dieu et qui vient, en quelque sorte, replacer la prière à son rang et la restaurer dans son incomparable dignité.

Qu'on ne s'y trompe pas, tout essai de rénova-

tion religieuse n'est, au fond, qu'une restauration de la prière. Nous avons besoin aujourd'hui de rapprendre, de redire en l'étendant et le commentant, le *Notre Père qui êtes aux cieux.* M. Félix Pécaut a parfaitement compris cette étrange et périlleuse situation. Il a déclaré sans phrases, sans étalage, sans fracas, qu'il faut écarter résolûment les intermédiaires placés par les orthodoxies entre l'homme et Dieu, et que l'adoration du Créateur par la créature doit désormais constituer toute la religion. Certes, ce sont là des vérités qui semblent singulièrement élémentaires aux esprits superbes de notre époque et qui, de leur part, n'obtiendront qu'un sourire de pitié. Quant à nous, les vérités élémentaires ne nous inspirent pas un pareil dédain. Nous nous permettons d'autant moins de les mépriser que nous savons combien elles sont difficiles à dégager, à formuler, et puis aussi que, selon notre conviction intime, l'avenir leur appartient.

Adorer Dieu et n'adorer exactement que lui, cela vous fait l'effet d'une conception presque enfantine; et, cependant, si cette conception s'imposait victorieusement à l'Europe, que de choses change-

raient de face ! Quel trouble et quel désarroi dans les communions autorisées ! quelle transformation dans le monde religieux ! quelle révolution dans la conscience ! « Nous avons le droit de vivre libres », disaient les hommes de 89. Et, avec cette notion élémentaire, ils ont renversé une société, et ils en ont rebâti une autre. « Nous voulons servir Dieu, le prier uniquement, directement », répètent les déistes. Et, dans ce vœu si simple, et nettement exprimé, il y a en promesse et en germe un 89 religieux.

« Deux choses sont à l'abri du doute, a écrit au chapitre X de son livre l'auteur de l'*Avenir du théisme*, c'est que ce qui est tombé ne se relèvera plus, et que Dieu ne se laissera pas sans témoignage parmi les hommes. Pénétrons-nous de cette pensée, que l'avenir ne nous prépare rien d'absolument nouveau..... Dieu et l'homme font la religion : nous aurons sur Dieu, sur l'homme et la société humaine des idées plus vraies, plus morales, plus pénétrées de Dieu que ne l'étaient les anciennes, mais non pas foncièrement différentes de celles-là. A mesure que nous prendrons mieux possession de notre principe, nous nous trouve-

rons aussi les héritiers plus légitimes de la tradition. Jésus, en abolissant le judaïsme, l'accomplit.»

L'importance de ce passage n'aura point échappé à nos lecteurs. Il est nécessaire d'en déterminer la signification. Du moment que M. Félix Pécaut admet dans la vie spirituelle de l'humanité (et sauf quelques réserves à l'égard du monde antique, nous sommes de son avis) une continuité harmonieuse, du moment qu'il relie avec beaucoup de discernement et de hardiesse l'innovation déiste à la tradition chrétienne, il y a lieu de lui demander quel rôle, quelle fonction il attribue à Jésus dans le développement et, en quelque façon, dans l'économie de la future société religieuse.

Nous savons déjà que ce rôle ne sera pas celui de médiateur, puisque le théisme repose sur la négation absolue de l'idée de médiation. D'autre part, nous sommes autorisé à penser que, néanmoins, cette fonction sera considérable, puisque le livre de M. Pécaut porte pour titre : *De l'Avenir du théisme chrétien.* Nous avons évité d'en venir plus tôt à l'examen de ce point délicat, parce que nous tenions à exposer, dans sa franchise d'émotion et sa rigueur de rationalisme, la théorie éman-

cipatrice du philosophe indépendant et pieux.

Nous allons maintenant nous occuper de la partie, non pas la plus originale, mais la plus particulière, la plus personnelle et assurément la plus neuve de son système. M. Pécaut est, à ma connaissance, le premier penseur qui, sans effroi, sans prétentieuse sentimentalité, avec respect et même avec tendresse, se soit posé délibérément ce terrible problème : « Jésus est et demeurera éternellement cher à l'humanité. Pourtant chaque jour elle semble témoigner plus de froideur et d'indifférence aux diverses communions qui se réclament de son nom et de ses paroles. Comment donc faire pour conserver Jésus, tout en renonçant au christianisme ? »

Une telle interrogation montre l'intrépidité rare et la merveilleuse lucidité de l'esprit éminent qui la formule. Il y a toutefois quelque chose de plus surprenant encore et de plus audacieux que la question, c'est la réponse contenue dans le très-beau livre intitulé : *Le Christ et la conscience.*

III

Il appartient au seul déisme, à un déisme éclairé, fervent, impartial, de se demander, avec le sincère et vif désir d'arriver à une solution satisfaisante, quelle sera dans l'avenir la fonction religieuse de Jésus. Une telle pensée (cela va de soi) ne saurait s'éveiller dans l'esprit des orthodoxes. Elle impliquerait l'évanouissement, la dissolution, la ruine de la foi. Pour les diverses communions chrétiennes, le futur rôle de Jésus est tout déterminé, tout tracé; selon elles, ce rôle n'offrira aucun élément nouveau, aucune particularité spéciale; il sera purement et simplement ce qu'il était pour le passé. Le Rédempteur continuera de racheter les âmes, le Verbe, de communiquer la vérité aux fidèles, le Sauveur, de veiller sur le monde.

Je constate, sans entrer dans une discussion qui serait inopportune, cette disposition morale. Ce que je veux établir, c'est que la question qui nous

inquiète et qui va faire l'objet de notre étude, n'existe pas aux yeux des orthodoxes. Du point de vue où ils se placent, du haut de leur immobile croyance, ils la considèrent comme non avenue et n'ayant pas de raison d'être ou comme injurieuse et presque sacrilége. Nous ne compterons donc pas sur eux pour s'associer à nous dans la recherche que nous allons entreprendre, car nous savons d'avance que nos tentatives en ce sens leur paraissent au moins inutiles, les contrarient, les troublent, les scandalisent.

Nous n'aurons pas non plus à espérer le concours des esprits forts, des vitalistes, des positivistes, des hégéliens. Ces très-libres penseurs ont depuis longtemps pris le parti d'écarter avec un dédain plein de franchise tout ce qui a trait au problème religieux; ils se préoccupent aussi peu, à ce sujet, de l'avenir que du passé, de la tradition que de l'éducation, et n'accordent certainement à l'action historique comme à l'influence future, éventuelle et probable de Jésus, qu'une importance fort restreinte et une attention des plus légères.

Si vous les pressez là-dessus, ils vous répon-

dront sans hésiter que des conceptions théologiques plus ou moins perfectionnées, plus ou moins épurées, n'ajouteront rien désormais au progrès de la civilisation ; que l'humanité, le globe terrestre, peut-être même l'univers seront tôt ou tard transformés, régénérés par la toute-puissante chimie, et que sous le rapport de la science, l'Évangile étant d'une extrême faiblesse, d'une insuffisance déplorable, les générations qui s'élèvent, se désintéresseront de plus en plus d'un livre où elles ne trouveront point ce qu'elles cherchent, et lui préféreront Volney, Lamarck ou Laplace.

Ainsi, pour les philosophes comme pour les orthodoxes, la question dont nous poursuivons en ce moment la solution n'existe pas. Leur conscience ne se l'est jamais posée, leur intelligence ne l'a jamais envisagée. Ce qui aux chrétiens paraît une impiété, semble aux panthéistes et aux athées une chimère, une fantaisie superstitieuse. Sommes-nous destiné à rencontrer chez les déistes un aussi mauvais accueil? Devons-nous, de leur part, nous attendre à autant d'exclusivisme, d'indifférence ou de dédain ? A priori et d'instinct, j'affirme que non. Tout à l'heure, j'exposerai les raisons sur lesquel-

les cette assertion s'appuie. Mais tout d'abord, j'ai hâte de proclamer que si, pour le déisme, Jésus de Nazareth n'est pas, comme pour les chrétiens, le médiateur par excellence, l'indispensable et unique introducteur à l'activité supérieure, à la vie d'*au delà*, il n'est pas non plus ce personnage à peine réel, à peine historique, insignifiant, effacé, que l'école hégélienne néglige avec une sorte d'ostentation et qu'elle escamote, parce que, au fond, il l'embarrasse et la gêne cruellement.

Après avoir marqué nettement, et pour n'y plus revenir, cette importante distinction, je n'éprouve aucune fausse honte à reconnaître que, parmi les déistes, il règne, en ce qui concerne Jésus et sa fonction religieuse dans l'avenir, des courants d'opinion très-divers, et, tranchons le mot, passablement contradictoires. Sur ce point, le déisme actif et militant, celui qui se manifeste dans les journaux et les livres, se divise en deux fractions principales. Il y a, autant qu'on peut se servir de ces termes, l'*élément rationaliste* et l'*élément mystique*. Encore une fois, je ne donne à ces désignations générales qu'une valeur de convention et toute relative. Il est bien évident, par exemple,

qu'en appliquant à une certaine nuance du déisme la qualification de *mystique*, je n'entends signaler qu'une disposition (légitime à mon sens) à faire au sentiment une part très-large. De même, lorsque je parle d'un élément *rationaliste*, je suis loin de prétendre que les personnes qui composent cet estimable groupe méconnaissent les droits du sentiment; il me semble seulement qu'elles s'exagèrent beaucoup les ressources et les attributions de la raison.

Dans le précédent article, j'ai déjà eu à m'expliquer sur le fond du sujet, et, quoique je le fisse en réponse aux objections des orthodoxes, j'en ai dit assez pour que l'on sache quelle est, à ce propos, ma pensée, et de quel côté je penche.

On me dispensera d'y insister de nouveau. Il me suffira de répéter qu'en matière religieuse je suis de ceux qui, tout en ne renonçant à aucune des exigences de l'esprit, et en suivant la logique jusqu'où elle peut les conduire, écoutent le langage du cœur lorsque la raison se tait, et, au-dessus des probabilités rationnelles, placent les vérités de sentiment.

Pour mon compte, j'ose croire que si les déistes

rationalistes tenaient le sentiment en plus haute considération, ils n'opposeraient pas aux espérances que nous concevons sur la bienfaisante influence de Jésus dans l'avenir une fin de non-recevoir presque absolue et quelque peu hautaine. Ils cèdent, je ne l'ignore pas, à une appréhension qui n'est certes point dénuée de fondement. Ils craignent qu'en ne se dégageant point assez promptement, assez complétement, des débris, des souvenirs, des prestiges du passé, on ne s'attarde et l'on ne s'endorme dans les rêves malsains de la légende, et qu'on ne retombe sous le joug traditionnel. Ils veulent enfin que, marchant devant soi en dehors de toute imitation, on s'efforce de réaliser l'idéal moderne, indépendamment des maîtres antiques si purs, si admirables, si adorables même qu'on les suppose. Leur conviction, invinciblement arrêtée, est que l'on n'a besoin de personne, pas plus de saint Paul que de Luther, de Jésus que de saint Paul, pour connaître Dieu, le contempler, le prier. C'est, à leur avis, la chose du monde la plus simple, la plus facile. Il n'y faut pas tant de guides, de préparateurs, on arrive naturellement à ce culte raisonnable et filial.

Je pense exactement le contraire. Ce qui, dans la vie spirituelle, paraît le plus simple, le plus facile, est ce qui a coûté le plus d'efforts à inventer, à réaliser. Le déisme est la forme la plus élevée de la croyance, celle qui convient le mieux à la dignité et en même temps à la faiblesse de la nature humaine; mais, ce serait jouer sur les mots, et se plaire à en détourner le sens, que de présenter la prière adressée directement à un être invisible et unique, comme un acte *naturel*, c'est-à-dire élémentaire, aisément et immédiatement conçu et exécuté. J'irai plus loin. Pourquoi, s'il est tellement facile et commode d'atteindre au déisme, s'il est loisible au premier raisonneur venu d'y entrer de plain-pied, pourquoi l'antiquité tout entière, où ne manquaient ni les logiciens, ni les métaphysiciens, n'a-t-elle pu, après s'être élevée à une vague et confuse notion de l'unité divine, passer de là, sur-le-champ, à l'application, à la réalisation?

N'allez pas, sur cette interrogation audacieuse, irrévérente, voir en moi un disciple de l'abbé Gaume, un émule de M. Blanc Saint-Bonnet. J'admire les anciens comme il convient, selon moi, de les admirer, très-sincèrement et le plus intelligem-

ment possible, sans faux enthousiasme, sans idolâtrie, sans parti pris de les exalter. Mon respect, toutefois, ne va pas jusqu'à me donner le change sur leur caractère, leur génie, leur direction morale, jusqu'à me faire voir, particulièrement dans leur philosophie, ce qui n'y fut jamais, une tendance progressive et continue vers le déisme. J'ai beau lire Xénophon, Platon, Aristote, sans m'arrêter dans leurs écrits à la forme presque constamment panthéiste, je ne parviens pas à y découvrir ces secrètes affinités avec le christianisme que d'autres, moins timorés que moi ou plus favorisés du sort, se sont crus autorisés à y signaler.

Sans doute, chez les païens, quelques hommes éminents entrevirent la vraisemblance, la possibilité, la nécessité du monothéisme ; mais cette conception demeura strictement intellectuelle. Elle ne fut, pour ceux mêmes qui l'adoptèrent et la mirent en circulation, qu'une opinion philosophique plus ou moins probable ; elle n'influa point sur leur conduite, sur leur existence, et, de leur esprit, ne passa jamais dans leur cœur. Des individualités brillantes, exceptionnelles, ne nous font point illusion. Le paganisme, pris dans son ensemble, dans son es-

sence, dans ses origines, dans ses conséquences dernières, a toujours été polythéiste et panthéiste ; à aucune période de son développement, il n'a révélé ni même laissé soupçonner des aspirations vers un spiritualisme monothéiste. Dans toute l'histoire du monde païen, il n'y a ni trace, ni germe de déisme. L'insensible et inaccessible *Intelligence suprême* aperçue, acceptée par les péripatéticiens et les stoïciens n'était qu'une abstraction métaphysique. On devinait qu'un Esprit gouverne le monde, mais on n'admettait pas que cet Esprit fût aussi et surtout une Ame, une Justice, une Bonté (1).

(1) « Il faut bien reconnaître que les anciens ne se sont jamais représenté Dieu comme un être unique qui exerce son action sur l'univers. Chacun de leurs innombrables dieux avait son petit domaine ; à l'un une famille, à l'autre une tribu, à celui-ci une cité : c'était là le monde qui suffisait à la providence de chacun d'eux. Quant au Dieu du genre humain, quelques philosophes ont pu le deviner, les mystères d'Eleusis ont pu le faire entrevoir aux plus intelligents de leurs initiés, mais le vulgaire n'y a jamais cru. Pendant longtemps l'homme n'a compris l'être divin que comme une force qui le protégeait personnellement, et chaque homme ou chaque groupe d'hommes a voulu avoir son dieu. Aujourd'hui encore chez les descendants de ces Grecs, on voit des paysans grossiers prier les saints avec ferveur ; mais on doute s'ils ont l'idée de Dieu ; chacun d'eux veut avoir parmi ces saints un protecteur particulier, une providence spéciale. A Naples chaque quartier a sa Madone, le lazzarone s'agenouille devant celle de sa

Faut-il, par faveur singulière, ouvrir ici une parenthèse en l'honneur des Juifs? On l'a déjà fait quelquefois, et, selon moi, on a eu tort. Il y a sur le monothéisme hébreu deux remarques importantes à faire : d'abord, si l'on peut se servir de cette expression, ce n'est pas un fruit naturel, spontané; il est le produit de la greffe, de la culture, de l'éducation. Longtemps encore après Moïse, Israël s'offre à nous comme un peuple foncièrement matérialiste et volontiers idolâtre. Pour lui inculquer des no-

rue, et il insulte celle de la rue d'à côté ; il n'est pas rare de voir deux facchini se quereller et se battre à coups de couteau pour les mérites de leurs deux Madones. Ce sont là des exceptions, et aujourd'hui on ne les rencontre que chez de certains peuples et dans de certaines classes. C'était la règle chez les anciens. » J'emprunte cette remarquable page à l'un des plus beaux travaux philosophiques et scientifiques, qui aient marqué ces dernières années et honoré notre temps, *La Cité antique*, par M. Fustel de Coulanges, chapitre VI, livre III. L'auteur est un érudit et un penseur ; chez lui, la science ne gêne ni la liberté, ni la hardiesse de l'esprit. Dans cet ouvrage, l'antiquité orientale, grecque, romaine, est pénétrée, dévoilée, percée à jour avec une sagacité merveilleuse. Sur ce qui a trait au fond et à l'essence du paganisme, il faut lire, outre le fragment que je viens de citer, le chapitre VIII du livre III, *Les Rituels et les Annales*, et le chapitre Ier du livre V, relatif à la transformation des croyances, vers l'époque où le régime municipal disparut. J'ai parlé de *la Cité antique* avec détail, quoique trop brièvement encore à mon gré, dans l'*Avenir national* (23 février et 21 mars 1865).

tions plus élevées, il a fallu l'enseignement exceptionnel et terrible des prophètes continué pendant des siècles. Nous ferons observer aussi que, tout en s'accoutumant à l'idée d'un maître suprême (à condition, bien entendu, qu'il veillât spécialement sur les destinées de leur pays et de leur race), les Juifs conservèrent une mythologie, une démonologie très-compliquée.

A ces observations, qui ont leur importance, s'en ajoute une dernière plus décisive. Je parlais tout à l'heure de l'enseignement des prophètes, mais leurs leçons n'auraient exercé probablement qu'une très-médiocre autorité sur leurs compatriotes, si des désastres sans nombre, qu'ils présentaient comme des châtiments du ciel, n'étaient venus confirmer, accréditer leurs paroles. En un mot, le monothéisme hébreu est l'œuvre, le résultat d'une longue terreur. La loi hébraïque porte ce cachet dans toutes ses dispositions, dans ses moindres rites. Dieu y apparaît comme le plus méticuleux et le plus jaloux des despotes, jamais comme un père. Or, on l'avouera, c'est à l'esprit, et non à la lettre du monothéisme que nous devons nous arrêter. Peu nous importe qu'une doctrine reconnaisse et pro-

clame un seul Dieu, si elle se méprend du tout au tout sur les attributs de ce souverain être, et, en quelque sorte, le dénature. La croyance monothéiste, si elle n'implique pas, comme corollaire et comme conséquence, l'affirmation d'une sollicitude infinie et éternelle, est à mes yeux aussi fausse et plus désolante que le polythéisme. Sous la loi de Moïse ou plutôt des indignes successeurs de Moïse, des pharisiens, on se sentait étouffer, on s'éloignait de Dieu. Hillel et Gamaliel en étaient certes plus loin que Cicéron et Virgile.

Jésus, le premier, sentit, comprit, affirma la bonté divine. Voilà ce qui fait son incomparable grandeur, ce qui le met hors de pair, ce qui, parmi les bienfaiteurs de l'humanité, lui assigne une place à part. Quoi de plus simple, dira-t-on, belle découverte! Qui ne conçoit que le Tout-Intelligent, le Tout-Juste, le Tout-Puissant doit être nécessairement le Tout-Miséricordieux, le Tout-Aimant. Oui, en effet, cela est fort simple, et cependant, ni Socrate, ni Platon, ni Aristote ne s'en sont avisés. Cette seule considération montre suffisamment, si je ne me trompe, que les déistes modernes auraient grand tort de répudier à l'étourdie le souvenir de

Jésus, et, dans un accès d'indépendance excessive, mal entendue, pharisaïque, de renoncer à profiter désormais de ses enseignements, de sa parole, car le doux prophète de Nazareth est réellement l'initiateur et le fondateur du déisme, bien plus que du christianisme.

Si vous écartez de l'Évangile l'élément légendaire, aujourd'hui complétement ruiné par les investigations de la science ; si, dans la seconde partie, vous ne tenez compte qu'au point de vue historique des passages où Jésus, contraint par les circonstances, son milieu social, ses croyances messianiques, se pose décidément en Rédempteur, vous aurez en cet admirable livre où rien ne subsistera de troublant, d'ambigu, de contestable ; vous aurez le code indéfiniment perfectible, sans doute, mais indestructible dans sa base, et véritablement immortel du théisme chrétien.

Nous ne pouvons ni ne devons abondonner Jésus, parce que nous connaissons assez l'histoire de l'Église, parce que nous avons assez étudié le développement humain des religions pour savoir que le glorieux martyr est bien plus à nous en quelque sorte, qu'aux jalouses communions chré-

tiennes qui le réclament. Jésus était un déiste; l'Évangile est un livre déiste. Gardons pieusement l'un et l'autre, et, après avoir su les revendiquer, sachons les défendre contre les orthodoxes et les incrédules.

Je me contente d'esquisser à grands traits la situation. Les nuances, les détails, les distinctions légitimes, les variétés d'application m'entraîneraient trop loin; il y faudrait un volume. Force m'est de renvoyer mes lecteurs à l'ouvrage de M. Félix Pécaut, *Le Christ et la conscience.*

Cet excellent, ce substantiel travail, où la dialectique la plus pressante, la plus serrée, permet aux nobles scrupules d'un cœur tendre, facilement ombrageux, de la modérer, de la régler, est on ne peut plus propre à satisfaire les curiosités, à calmer les incertitudes, à dissiper les nuages.

Je vais tâcher d'en saisir, d'en exprimer l'intention, d'en mesurer la portée, d'en apprécier le mérite intrinsèque et la valeur relative. J'aurais besoin de plus de temps, de plus d'espace, pour examiner minutieusement un livre débordant d'observations neuves, profondes et frappantes.

Cette théorie que je viens d'indiquer tout à

l'heure, et qui consiste à présenter Jésus, non plus comme médiateur, mais comme *auxiliaire*, on la retrouvera étendue, développée, nourrie et fortifiée d'arguments, de preuves de toutes sortes dans le *Christ et la conscience*. M. Pécaut a donné sa solution, formulé sa réponse aussi bravement qu'il avait posé la question. Je me suis permis quelquefois dans le cours de cette étude, épousant étroitement sa thèse comme si elle était mienne (et elle l'est effectivement), de substituer mes arguments aux siens, et de prendre la parole à sa place. Il est temps que je la lui rende, et je ne saurais le faire plus à propos, qu'en citant une page fort explicite, fort remarquable, au sujet de l'influence qu'à son avis Jésus conservera sur le mouvement de la vie morale et spirituelle.

« Jésus-Christ restera le modèle par excellence, le maître qui a introduit dans l'art un type nouveau et accompli dans son genre, le type supérieur de l'homme. Le peintre, j'entends l'homme pieux, aura toujours les yeux sur ce type immortel, et non content de subir son empire (auquel, le voulût-il, il ne pourrait se soustraire, puisque tout l'ordre moral de l'âge moderne en est pénétré), il s'y sou-

mettra de plein gré en le contemplant avec vénération dans l'histoire évangélique. Avec vénération. dis-je, non avec superstition ; car il ne se privera pas du précieux secours des types empruntés à la tradition ancienne ou étrangère. Il accueillera enfin, de quelque côté qu'ils viennent, les traits qui le peuvent aider dans son œuvre, l'œuvre humaine par excellence, œuvre d'art et d'obligation tout ensemble ; il leur imprimera son cachet individuel ; il cherchera à concilier tous ses traits en un type harmonique, qui sera l'idée la plus haute de l'homme rattachée à l'idée la plus haute de Dieu. »

J'éprouve une sérieuse satisfaction à transcrire cette page. Elle témoigne d'une piété ferme, nullement servile ni dévotieuse, mais éclairée, libre, éminemment virile. Le *Christ et la conscience* en contient un grand nombre de pareilles. N'est-ce pas la vraie, la bonne manière, d'honorer Jésus, que de le maintenir parmi les civilisateurs, à ce premier rang où l'ont élevé la hardiesse, la justesse de ses conceptions religieuses, la grandeur de son dévouement, l'universelle reconnaissance, et, cependant, de ne point consentir à faire de lui un type de perfection absolue, une incarnation de

l'idéal humain, par conséquent, une barrière, un obstacle, une cause de stagnation, d'immobilisme?

« Qu'arrive-t-il, dit en quelques lignes décisives M. Félix Pécaut, lorsqu'on fait de Jésus-Christ l'idéal humain accompli? Deux choses également regrettables : l'une, qu'on gêne le libre mouvement de l'âme en quête de son idéal, et qu'on l'empêche de s'assimiler d'autres traits empruntés à des traditions différentes ou à ses propres méditations ; l'autre, qu'on altère la figure historique du Christ. »

On comprend qu'avec des convictions si positives, si tranchées, en ce qui touche la perfection *relative* de l'enseignement, du caractère de Jésus, et pénétré comme il l'est, de l'impérieuse nécessité, pour une religion, d'être, avant tout, active, vivante, progressive, M. Pécaut n'ait pu accepter et même qu'il ait vigoureusement combattu la théorie de l'*humanité parfaite* de Jésus émise et soutenue par M. Albert Réville. On suivra cette discussion et ce qui s'y rattache, avec intérêt, avec profit, dans la préface de la deuxième édition et dans quelques-uns des chapitres qui composent la seconde moitié du livre. (Voy. surtout de 230 à 307.)

C'est principalement cette partie de l'ouvrage où

l'auteur se permet d'examiner de très-près dans quelle limite et jusqu'à quel point Jésus peut prétendre à la perfection morale, c'est, dis-je, cette partie non polémique, mais fortement critique, qui a excité dans la société orthodoxe le plus de surprise et de mécontentement. J'ai entendu cette mauvaise humeur se manifester d'une façon assez piquante. Cette année (1), dans les premiers jours de septembre, je me trouvais aux environs de Genève, chez des personnes aimables, distinguées, d'une piété vive, d'un protestantisme irréprochable. Nous parlions religion, et je vins à prononcer le nom de M. Pécaut. Quelqu'un demanda : « Quel est cet écrivain? — Mais, vous savez bien, répondit la maîtresse de la maison, c'est ce monsieur qui trouve des défauts à Jésus-Christ.

Le mot est plus spirituel que juste, car l'auteur du *Christ et la conscience* n'a jamais songé à déprécier, à rabaisser une personnalité qu'il vénère ; il a seulement voulu prouver, — et, à mon gré, il a pleinement réussi, — d'abord que nous ne possédons pas une somme suffisante de témoignages

(1) 1864.

pour affirmer la perfection du prophète de Nazareth, et ensuite que dans ce que nous savons d'à peu près authentique, plusieurs traits nous montrent chez Jésus de graves lacunes, soit au point de vue de la liberté, de la largeur de l'intelligence, soit au point de vue de la science et de l'éducation. Malgré les ingénieuses épigrammes des orthodoxes, cette argumentation patiente, rigoureuse, solide, a porté au faux idéal évangélique un coup dont il ne se relèvera pas. Les pages consacrées par l'intègre et courageux philosophe à l'appréciation de l'individualité de Jésus, sont un modèle de bonne foi et de pénétration, un chef-d'œuvre d'analyse morale. C'est, avec le livre de M. Renan, ce que je connais de plus lumineux, de plus captivant et de plus instructif sur cette matière.

Le *Christ et la conscience*, l'*Avenir du théisme chrétien*, rejoignent et complètent, non-seulement la *Vie de Jésus*, mais le *Livre de consolation* et l'*Immortalité*, d'Alfred Dumesnil; le *Génie des religions*, d'Edgar Quinet; *Terre et Ciel*, de Jean Reynaud, l'*Humanité*, de Pierre Leroux. Les travaux de M. Pécaut contribueront certainement à donner au déisme conscience de lui-même; ils

lui feront faire un pas décisif, un pas immense; personnellement, je leur dois beaucoup, et je suis heureux de leur rendre ici cet hommage.

Lorsque j'ai lu ces deux volumes, mes principes déistes étaient aussi arrêtés que possible; et je venais de consigner dans les dernières pages de la *Piété au* XIXe *siècle*, l'expresse déclaration de ma croyance.

« Le rôle du déisme, disais-je, consiste, en ce moment, à protéger à la fois le sentiment religieux contre l'étroitesse intolérante des orthodoxies constituées et contre les objections souvent redoutables de ce que je nommerai, faute de mieux, la philosophie avancée... Le déisme est l'infranchissable barrière qui préserve la conscience humaine et la met à l'abri du bigotisme des pharisiens et de l'athéisme des physiologistes. »

Il me restait toutefois des doutes graves sur plusieurs points, et, notamment, sur cette question de la fonction médiatoriale de Jésus, et sur la possibilité d'une organisation religieuse du théisme. Grâce aux considérations élevées et judicieuses, exposées par l'éminent penseur théologien, je me

suis senti allégé, délivré des incertitudes qui entravaient et retardaient le développement régulier de ma pensée. Affranchi de mes hésitations, de mes difficultés, j'ai pu prendre une part plus active, plus efficace, et m'associer d'un élan plus cordialement sympathique au mouvement déiste actuel.

On aurait mauvaise grâce à nier ce mouvement. Il est très-sincère, très-réel, et tend chaque jour à s'accroître, à se répandre, à se communiquer. Des hommes de cœur et d'ardente volonté s'appliquent à propager les vérités essentielles, fondamentales du déisme, et à répondre aux objections que l'enseignement de ces doctrines, de ces vérités, suscite et soulève dans le public déjà nombreux auquel il s'adresse.

Ces publicistes poursuivent aussi un but que nous aimerions à leur voir atteindre ; ils appellent de leurs souhaits constants et préparent, dans la mesure de leur influence, la réunion d'un congrès de déistes où l'on discuterait et arrêterait les principaux articles d'une profession de foi destinée à poser les bases, à fixer les cadres du déisme, en lui laissant sa diversité de nuances, sa spontanéité d'interprétation, sa liberté d'allure. L'idée est ex-

cellente, et je ne saurais trop y applaudir. Le congrès sera peut-être orageux, mais, assurément, il ne sera point stérile, puisqu'il y aura chez ceux qui voudront bien y apporter le concours de leurs lumières, unité d'aspiration, de direction et de principe (1).

D'ailleurs, même avec ses luttes, même avec ses orages, la liberté philosophique et religieuse (pour ne parler que de celle-là) nous plaît mieux que la discipline silencieuse et machinale des orthodoxies. Nous accueillerons toujours avec joie et, au besoin, nous provoquerons de toute notre énergie les tentatives qui, indépendamment des grands résultats auxquels elles visent, nous paraîtront présenter l'avantage, immédiat, inappréciable, de mettre

(1) Deux journaux se sont fondés dans ces derniers temps, destinés à peu près spécialement à soutenir et à répandre les doctrines déistes : l'*Alliance religieuse universelle*, brillamment rédigée par MM. Henri Carle, Ferdinand Delaunay, Jules Labbé, Léon Richer, Charles Fauvety, etc.; et *Renaissance*, ancien *Déiste rationnel*, dirigé avec conviction et zèle par M. Riche-Gardon. Le docteur Bourjot Saint-Hilaire y a inséré d'estimables travaux. Depuis deux ans, l'idée d'un congrès de déistes a fait son chemin. De simple opinion philosophique, le déisme tend à devenir une communion religieuse, indépendante du christianisme, mais nullement hostile ; bienveillante plutôt, et fraternelle.

l'individualité à même de se dégager, de se produire dans un milieu sympathique, et de se sentir ainsi confirmée en ce que sa vocation a de plus haut, par l'approbation réfléchie et désintéressée d'autrui.

» *A mesure*, a dit M. Félix Pécaut, *que l'atmosphère extérieure se refroidit, réchauffons l'atmosphère intérieure; à mesure que les cadres traditionnels se brisent, il faut y suppléer par un accroissement de force libre.* » — Je ne puis que féliciter chaleureusement M. Pécaut de ces mâles et fières paroles qui auront de l'écho dans bien des cœurs, dans bien des esprits. Elles expriment trop complétement, je dirai même trop supérieurement, mon intime pensée, pour que je me permette d'y rien ajouter.

LE CHRISTIANISME PROGRESSIF

ET L'ORTHODOXIE (1)

I

Si l'on veut remonter à l'origine du mouvement rénovateur qui agite, depuis quelque temps, le protestantisme français ; si l'on cherche à découvrir, à déterminer la cause de ce mouvement, il importe tout d'abord de se rendre bien compte de l'esprit qui a présidé, qui préside encore aux admirables travaux critiques des théologiens allemands, et, chez nous, à l'enseignement de cette grande école de Strasbourg, honorée et illustrée par des maîtres tels que MM. Colani et Reuss, et d'où sont sortis

(1) *Le Protestantisme libéral*, par M. Th. Bost (chez Germer Baillière). — *Méditations sur l'essence de la religion chrétienne*, par M. Guizot (chez Michel Lévy).

MM. Edmond Scherer et Albert Réville, écrivains si distingués, penseurs si éminents.

Entre l'examen consciencieux, impartial, hautement désintéressé des faits sur lesquels repose une croyance ; et les modifications graves que ne craignent pas d'apporter aux principaux articles de la foi généralement reçue les plus éclairés de ses adeptes, il existe, en effet, chacun le comprendra aisément, une étroite corrélation. L'évolution scientifique doit nécessairement précéder et amener la tentative de transformation religieuse. Elle lui transmet, en quelque sorte, son caractère. Nous ne pourrons donc apprécier à sa juste valeur l'importance de la crise actuelle, destinée, sans doute, à régénérer l'Église réformée, qu'en rappelant les traits dominants de la conception théologique et philosophique qui a éveillé les espérances et suscité l'activité des libres croyants.

Marquons fortement un premier point : la science spéciale que, désormais, comme les Allemands, nous appellerons *Christologie*, ne part pas d'une pensée négative, destructive. Ceux qui la cultivent avec ardeur, simplicité, courage et persévérance, n'obéissent, dans leurs recherches, — il est permis

de l'affirmer, — à aucune mauvaise passion. Ils ne sont guidés, inspirés par aucun sentiment irréligieux. Loin de là, en Allemagne, depuis Schleiermacher et Neander jusqu'aux récents historiens de Jésus, Keim et Schenkel, les écrivains qui ont voué leur existence à ces délicates investigations ont toujours passé, à bon droit, auprès de leurs compatriotes, pour des hommes particulièrement recommandables, non-seulement par leurs vertus, mais aussi et surtout par leur fervente piété.

En France, je ne crois pas que les plus intolérants, parmi les orthodoxes, considèrent comme des incrédules et des impies, les savants professeurs de l'école de Strasbourg. M. Colani s'est, du reste, expliqué très-catégoriquement à ce sujet, dans une lettre adressée à M. le ministre de l'instruction publique ; il a formulé une profession de foi à peu près irréprochable au point de vue dogmatique ; et personne, que je sache, ne s'est avisé de révoquer en doute la sincérité de sa déclaration. Cela ne l'empêche point de diriger la *Revue de théologie*, excellent recueil où toutes les questions relatives à l'authenticité des Évangiles sont journellement soulevées, débattues, discutées, avec la

plus entière indépendance et la plus tranquille audace.

Les profonds et lumineux exégètes, soit français, soit allemands, que je viens de citer, ne sauraient, je le répète, être regardés comme des incrédules; ce ne sont même pas des libres croyants, plus ou moins ébranlés par les séductions de l'histoire et de la logique. Il est impossible de contester la pureté, la droiture de leurs intentions.

Et je me hâte d'ajouter que ces pures, ces droites intentions, les résultats ne les ont ni démenties, ni trahies. Dès à présent, nous sommes en mesure de constater que les efforts de nos hardis théologiens, ces efforts qui faisaient trembler les consciences timorées et pâlir les intelligences débiles, ont été sur plusieurs points capitaux couronnés de succès. La personnalité de Jésus diminuée, effacée, presque réduite à néant par les théories involontairement gnostiques des docteurs chrétiens, et par les hypothèses de la philosophie hégélienne, va maintenant se dégager de plus en plus des ombres, des brouillards qui l'entouraient. On est, si j'ose employer cette locution, sur la trace de l'immortel prophète de Nazareth. L'explication mythique de

Strauss tombe d'elle-même; elle est ruinée de fond en comble. Et, d'autre part, le système orthodoxe n'est guère moins malade, car il s'appuie sur la légende qui voit, chaque jour, décroître son crédit et sa faveur.

Chose bizarre! et qui, si je ne me trompe, ne s'était jamais vue, ce qui dans les Évangiles s'évanouit devant les minutieuses et rigoureuses analyses de la science moderne, ce sont les faits, légendaires pour la plupart, incohérents, incroyables; ce qui subsiste, ce qui demeure irréfragable, ce qui brille et resplendit, comme il y a dix-huit siècles, ce qui est animé d'un souffle de vie véritablement inextinguible, ce sont les paroles.

Tant que les exégètes, en examinant cette partie essentielle du Nouveau Testament, ont accordé aux paroles et aux faits une importance égale, ou seulement, tant qu'ils ont essayé d'expliquer les faits par les paroles, ou les paroles par les faits, leurs essais sont restés infructueux. L'erreur de méthode dans laquelle ils tombaient les a condamnés à l'impuissance. On n'a commencé à s'orienter, à se sentir dans le bon chemin, à marcher en avant, qu'à partir du moment où l'on s'est décidé

à établir, entre la légende de Jésus et ses discours une distinction radicale, adoptant ceux-ci et rejetant celle-là.

L'individualité de Jésus, appuyée sur ses paroles, reconstituée, restaurée d'après son témoignage propre et presque direct, voilà ce que nous devons à la théologie scientifique; voilà sa brillante et glorieuse conquête, inestimable présent qu'elle a fait à l'humanité pensante et civilisée.

Arrivons aux conséquences pratiques de cette triomphante évolution. Les paroles de Jésus retrouvées; son individualité remise en lumière, rétablie, *solidifiée;* la partie légendaire des Évangiles irrévocablement écartée, déchue; ces faits d'une extrême gravité ne pouvaient, on le conçoit, rester longtemps dans le domaine calme et neutre de la pure érudition, de la spéculation théologique. Ils touchaient de trop près aux préoccupations et aux intérêts de la conscience religieuse, pour ne pas causer au sein des diverses communions chrétiennes une impression des plus vives.

Le catholicisme, reconnaissons-le franchement, irrité plutôt que troublé, fut très-peu entamé, se montra médiocrement ému. Depuis la fameuse pa-

rôle de Tertullien, *Credo quia absurdum*, il a pris son parti de tout ; il est parfaitement résigné à ne pas voir le soleil et à nier l'évidence. D'ailleurs, il est préservé contre les nouveautés par bien des barrières : le manque d'informations et d'études chez les ecclésiastiques, une discipline de fer, une hiérarchie habilement organisée, la croyance en l'infaillibilité du pape, qui suspend nécessairement toute activité spirituelle, enfin le souci quasi exclusif des questions politiques et temporelles, éloignent le clergé des discussions théologiques et l'y rendent impropre. Il est d'autant mieux protégé contre l'esprit nouveau, qu'il l'ignore absolument.

Dans tous les cas, et quelle que soit la cause de cette stagnation morale, il est certain que les immenses résultats auxquels est parvenue la théologie scientifique n'ont presque en rien dérangé la majestueuse immobilité du catholicisme. Le beau livre de M. Renan, qui mettait le grand public au courant de ces résultats, a bien fait surgir çà et là quelques abbés folliculaires et pamphlétaires ; mais, parmi ces contradicteurs de hasard, pas un n'a montré le bout de l'oreille du théologien.

Chez les protestants au contraire, qui, grâce au

commerce fréquent qu'ils entretiennent avec les Écritures, et à leur respect pour le principe du libre examen, sont accoutumés à raisonner leur foi et se piquent d'être toujours en état de la justifier, l'émotion produite par les découvertes de la science exégétique fut terrible. Les âmes, soudainement mises en demeure de modifier une croyance dont les assises se déplaçaient, éprouvèrent un inexprimable trouble. Ce malaise ne tarda pas à peser lourdement sur la situation générale de l'Église réformée.

II

Quel devoir incombait, en ces circonstances délicates, aux hommes de foi et de bonne foi chargés de diriger, de guider la conscience de leurs coreligionnaires? Le Christ traditionnel et conventionnel venant à disparaître et faisant place au Jésus réel, concret, au Jésus reconquis sur l'obscur, sur l'indéterminé, par l'opiniâtre et courageuse érudition du XIXe siècle, pouvait-il continuer à servir de base à l'adoration intérieure et au culte public ?

Était-il permis d'offrir encore à la faim et à la soif des fidèles convaincus, un aliment fictif, sans saveur, sans vertu, dépouillé de toute efficacité, lorsqu'on se savait en possession d'une réalité humaine et vivante, vraiment belle, vraiment salutaire? N'était-ce pas là, selon la parole même de l'Évangile, donner des pierres à ceux qui demandent du pain?

Quelques esprits élevés, quelques âmes d'élite, MM. Martin Paschoud, Coquerel fils, Albert Réville, Fontanès, Félix Pécaut, Pellissier, se posèrent au plus intime d'eux-mêmes cette redoutable question, et, après des hésitations, des fluctuations, des luttes morales que nous n'avons pas à rechercher, mais qui ont dû forcément se produire, ils résolurent le problème dans le sens le plus hardi, le plus généreux. Préoccupés et pénétrés avant tout du respect que mérite, que commande impérieusement la sincérité du sentiment religieux, ils ne se crurent pas autorisés, — même par ces motifs de prudence et d'édification que les habiles invoquent si complaisamment, — à tromper cette sincérité, en persistant à présenter comme valable et sérieux, à la piété de leurs frères en religion,

l'élément mythologique, factice, suranné, et en gardant pour leur usage personnel la vérité historique.

D'ailleurs, à leurs yeux, la vérité historique, en ce qui concerne les paroles de Jésus de Nazareth, en ce qui touche sa personne, étant aussi, et au suprême degré, l'appui sur lequel il convient d'étayer la conscience, ils n'assignèrent à leurs efforts d'autre but que celui-ci : Mettre la sincérité du sentiment chrétien en exact rapport, en contact immédiat avec ce qu'il y a d'incontestablement vrai, et, par conséquent, de positivement efficace dans les Évangiles.

Que l'on se place au point de vue religieux pour considérer et examiner cette conception ou qu'on la juge comme philosophe, comme moraliste, il me semble que, par sa netteté, par sa profondeur, elle défie la critique. Est-ce à dire que nous l'acceptons entièrement pour notre compte, sans restriction, sans réserve? Allons-nous cesser tout à coup d'être libre penseur et déiste, pour entrer dans les rangs des protestants libéraux? Nous aurions bien mal expliqué notre pensée, si une telle confusion pouvait, pendant un seul instant, s'établir dans l'esprit de nos lecteurs.

Nous applaudissons aux tentatives d'une minorité intelligente et dévouée qui travaille à modifier l'une des principales et assurément la plus intéressante des communions chrétiennes, en la faisant bénéficier des leçons de l'expérience et de la science ; nous nous réjouissons de voir la notion de progrès gagner jusqu'aux religions constituées et hâter leur transformation ; nous sommes pleinement sympathique à un essai de réforme qui se propose, comme idéal, la simplification du dogme. A tous ces titres, nous nous associons de cœur et d'esprit aux doctrines, aux croyances des protestants libéraux ; mais, au nom de notre foi purement théiste, nous ne pouvons nous empêcher d'attribuer à ces croyances un caractère transitoire et relatif.

Pour les protestants libéraux, Jésus a cessé d'être le Médiateur, il est encore l'Auxiliaire indispensable, l'incomparable et unique Maître. Pour nous qui, cependant, lui conservons fermement notre vénération et notre amour, il n'est ni *indispensable*, ni *unique*. L'Évangile est une des voies qui mènent à Dieu ; ce n'est pas la seule. En admettant que, jusqu'à présent, l'enseignement de Jésus sur certains points n'ait pas été dépassé, il est du moins,

destiné à être complété. Je viens d'exprimer avec franchise ce qui sépare les déistes, même les théistes chrétiens, des protestants libéraux. Il n'y a qu'une étape entre nous, et non un abîme. Déjà, ils sont en marche pour nous rejoindre. A défaut d'autre preuve, il suffit de voir quels sentiments d'hostilité violente règnent contre eux, au camp des protestants orthodoxes.

M. le pasteur Th. Bost, dans un volume intitulé : *le Protestantisme libéral*, ouvrage fort spirituel, irréprochable comme argumentation, comme logique, et chaleureux, quoique modéré de ton, s'est attaché à prouver aux partisans, aux piliers de l'orthodoxie, que, même en concentrant le débat et la discussion sur le terrain étroit et spécial de la question théologico-ecclésiastique, leurs prétentions à l'infaillibilité ou seulement à l'autorité dogmatique sont insoutenables. Selon moi, il s'est excellemment acquitté de cette tâche.

Je ne sais vraiment pas quelle réponse des adversaires sincères et sensés pourraient faire au chapitre II de ce livre, chapitre qui se résume en ce bref sommaire : *Pourquoi nous sommes libéraux et non pas orthodoxes.* J'en dirai autant du

chapitre IV consacré au surnaturel. M. Bost y réplique d'une façon indirecte, mais avec autant de force que de lucidité, aux étranges théories contenues dans le fameux et regrettable manifeste de M. Guizot, *Méditations sur l'essence de la religion chrétienne.*

Personne n'ignore l'attitude singulière et fâcheuse que M. Guizot a cru devoir prendre dans le consistoire à l'égard de la fraction novatrice qui essaye de réveiller et de renouveler l'Église réformée. Appelé à choisir entre le christianisme progressif et le christianisme immobile, il s'est hautement déclaré en faveur de ce dernier. Je n'entrerai pas dans le détail des mesures de rigueur, des tracasseries, des vexations dont il s'est fait, parmi ses coreligionnaires et au détriment de tous, le promoteur et le défenseur.

On n'en a que trop entendu parler. Il me paraît plus nécessaire, plus intéressant d'expliquer rapidement ici, et le plus clairement possible, comment l'influence négative et stérilisante du célèbre doctrinaire ne s'exerce pas seulement aux dépens du protestantisme français, mais s'étend à tous les ordres d'activité morale.

III

En généralisant ainsi la question, nous ne nous éloignons pas du sujet de cette étude. Nous avons proclamé le droit que possède la conscience cultivée, éclairée, de varier les manifestations de son culte, de les régler sur l'état, sur le degré de ses lumières. Les destinées du sentiment religieux, ses modifications possibles, sa dignité, son indépendance, sont donc étroitement liées aux développements de la science et aux évolutions de la pensée.

La science libre, la pensée libre, telles sont les meilleures, je dirais volontiers les seules garanties de la religion. Supprimez-les, vous tombez immédiatement dans la superstition puérile, dans le bigotisme pharisaïque ou dans une grossière idolâtrie. La sincérité scientifique est une excellente gardienne de la conscience ; la vérité philosophique est pour la piété une merveilleuse sauvegarde.

M. Guizot est un esprit tout d'une pièce. Ses actes sont toujours d'accord avec ses conceptions. Il a pour la liberté intellectuelle la même aversion

que pour la liberté religieuse ; il ne reconnaît pas plus les droits de la science que ceux de la conscience. S'il force M. Coquerel fils à descendre de la chaire, il empêche MM. Ernest Bersot, Jules Barni, Vacherot, d'entrer à l'Institut.

Je sais bien que M. Cousin, qui sent chanceler sur sa base le fragile édifice de sa prétendue philosophie, cet édifice si laborieusement élevé, si cauteleusement préservé de toute concurrence, n'est pas étranger aux dernières exclusions par lesquelles s'est tristement signalée l'Académie des sciences morales. Pourtant, si vif qu'ait été le zèle de son bouillant collègue, M. Guizot conserve le premier rang dans cette croisade contre la tolérance et la raison. D'où peut venir chez l'illustre écrivain cette tendance essentiellement et constamment réactionnaire ?

Pour répondre à une interrogation si précise, il nous suffira de chercher quelle est la passion dominante de M. Guizot. Rassurez-vous, nous n'aurons pas à nous livrer à des investigations bien longues ni bien pénibles. Cette passion, il l'a fréquemment glorifiée en termes magnifiques ; il s'en est vanté ; il l'a sur tous les tons prêchée à ses

contemporains; s'il faut l'appeler de son vrai nom, c'est l'amour du pouvoir.

Comme son maître Royer-Collard, mais avec un sens pratique et positif que celui-ci n'avait pas, il aime à régenter, à gouverner, et, contraint de renoncer à l'action politique, il veut, pour se dédommager, régner despotiquement sur le monde de l'intelligence.

L'ex-premier ministre de Louis-Philippe ne se rend pas, ce me semble, suffisamment compte des conditions auxquelles doit s'exercer une pareille domination. Il croit sa tâche plus facile qu'elle ne l'est en réalité. On ne gouverne point les esprits : on les mène, on les précède, on leur indique et on leur fraye la route.

Il n'y a qu'une manière de dominer son siècle, c'est de le devancer. Luther et Calvin, Voltaire et Rousseau ont été les rois de leur temps, parce qu'ils lui apportaient des idées nouvelles ; parce qu'ils l'excitaient, l'aiguillonnaient ; parce qu'ils ne se laissaient jamais dépasser, ni même atteindre. C'est à ce prix qu'on règne sur les intelligences et sur les âmes.

Qui oserait soutenir que M. Guizot remplit ac-

tuellement parmi nous ce grand rôle, cette noble et glorieuse fonction? Où sont les idées nouvelles dont nous lui sommes redevables? Où sont les sentiments généreux et féconds qu'il a fait vibrer? Quelles conquêtes morales a-t-il su accomplir? De quelles améliorations, de quels progrès a-t-il pris l'initiative?

Il a voulu immobiliser l'histoire de France, en lui donnant pour but et pour terme définitif l'établissement monarchique de Juillet. Au moment où la démocratie se produisait avec éclat, où le peuple usait du suffrage universel avec autant d'ardeur que de bon sens, il a écrit un livre pour prouver que le gouvernement populaire était le pire des fléaux, et que les institutions démocratiques nous réservaient toutes sortes de mécomptes, de malheurs.

En philosophie, il s'entend avec M. Cousin pour fermer les portes de l'Institut aux hardis penseurs qui, las de répéter en écoliers dociles les fades leçons d'un cartésianisme énervé, s'efforcent de créer une métaphysique originale. En religion, enfin, il barre le chemin au christianisme progressif; il prête l'appui de sa parole et de sa plume à une

orthodoxie intolérante, et, empruntant à Thomas Chalmers quelques bribes de son apologétique surannée, il oppose à l'esprit nouveau les *Méditations sur l'essence de la religion chrétienne*, ouvrage d'une déplorable faiblesse, où il n'y a de remarquable et d'étonnant que la confiance de l'auteur dans la solidité de son argumentation.

On le voit, le passé de M. Guizot, ses préjugés, ses passions, ses engagements, les inexcusables alliances qu'il a contractées de toutes parts avec les ennemis du mouvement intellectuel, devraient lui interdire de songer au gouvernement des esprits ; mais l'ambition qui, de sa nature, est tenace, n'accepte pas si aisément les fins de non-recevoir que lui notifie, quelquefois d'une façon assez rude, l'opinion publique.

L'historien de la civilisation européenne essaye de donner le change à son amour de domination, en redoublant de vigilance à l'Institut et dans le consistoire, contre les libres penseurs, contre les libres croyants, en les frappant aussi sévèrement que possible. Le tort que, par ces intempestives rigueurs, il fait aux lettres, à la philosophie, à la religion, est encore (quoique restreint et contenu

en de certaines limites), assez inquiétant et assez sérieux pour que la critique indépendante considère comme absolument nécessaire, d'en chercher la cause d'en révéler les effets, d'en combattre les progrès. Luttons énergiquement. Il s'agit de ne point passer, désarmés et humiliés sous les fourches caudines du pharisaïsme.

THÉODORE PARKER

SA VIE ET SES ŒUVRES

PAR M. ALBERT RÉVILLE (1)

I

Les idées, les théories si élevées et si transcendantes qu'elles soient, ne sauraient rester indéfiniment à l'état de conceptions abstraites. A un moment donné, toute spéculation, soit morale, soit métaphysique, qui a la prétention d'acquérir quelque autorité et d'accomplir quelque bien en ce monde, est impérieusement mise en demeure de descendre des nuages sur la terre. Elle doit se résigner à prendre un corps, à se réaliser. Il faut absolument qu'elle se manifeste par une série d'actes déterminés, qu'elle s'incarne en certains hommes, qu'elle subisse l'épreuve des faits et du temps,

(1) Chez Joël Cherbuliez.

qu'elle passe sous le contrôle, je dirais volontiers sous le feu des opinions adverses et même hostiles. Ce contrôle ne s'exerce pas seulement à l'égard des doctrines, il s'applique avec une vivacité particulière, avec une soupçonneuse vigilance aux individus qui professent et répandent les idées nouvelles.

On les considère, avec raison, comme représentant et personnifiant ces idées. Leurs actions sont regardées d'un œil d'autant plus attentif, qu'elles ont, en quelque sorte, pour mission de justifier, de confirmer leurs paroles. Ainsi s'explique l'importance extrême et, selon nous, très-juste, que disciples et adversaires ont toujours attribuée à la biographie des réformateurs, des apôtres, des prophètes.

Cette biographie vient à l'appui ou à l'encontre de leurs œuvres ; elle en affaiblit ou en redouble la puissance. On ne sera donc pas étonné qu'elle soit racontée, exposée de bien des manières et livrée aux interprétations les plus différentes, les plus contradictoires.

Tandis que ceux dont une évolution philosophique ou religieuse dérange les routines, froisse les

préjugés, blesse les intérêts, contrarie les passions, s'efforcent de peindre les novateurs comme des fauteurs de désordre, comme des gens orgueilleux et impies, les personnes qui ont approché ces mêmes novateurs, qui ont directement reçu leurs enseignements ou qui, simplement, se sentent attirées vers eux et leur sont attachées par sympathie intellectuelle, par la communauté des désirs et des besoins, ne négligent rien pour rétablir la vérité des faits, maintenir et prouver la dignité des caractères, en un mot, faire respecter des mémoires éminemment respectables.

C'est à ce dernier ordre de productions si recommandables et si utiles qu'appartiennent les beaux travaux récemment publiés sur Saint-Simon et Enfantin, la *Vie d'Auguste Comte*, par M. Littré, récit des plus sincères, appréciation des plus curieuses, la substantielle Notice de M. Henri Martin sur Jean Reynaud, et enfin la très-intéressante, la très-profitable monographie que M. Albert Réville vient de consacrer à Théodore Parker, l'éloquent et célèbre ministre unitaire de Boston.

M. Réville n'est point un disciple, ni même, dans le sens étroit du terme, un coreligionnaire de Par-

ker. Tout en se rapprochant beaucoup de lui sur les points de doctrine les plus essentiels, il s'en sépare sur quelques autres qui ont leur gravité; mais la distinction de nuance qu'il prend soin d'établir en deux ou trois endroits ne va pas jusqu'au dissentiment.

S'il était nécessaire de préciser davantage, je ferais remarquer que le savant théologien français me paraît plus circonspect, plus mesuré en fait de discipline ecclésiastique, que le pasteur américain. Il me semble aussi moins hardi, moins décidé sur la question de l'action médiatrice de Jésus. Il s'exagère évidemment la valeur métaphysique et l'efficacité persistante de cette action.

Parker a souvent exprimé dans ses sermons l'espérance formelle que l'avenir verrait naître d'autres Christs encore supérieurs à celui que nous devons au passé. Cette vue qui, à nos yeux, n'a rien que de légitime et de fort soutenable, scandalise quelque peu M. Réville. Il blâme également (sans toutefois accentuer bien vivement son reproche) le vaillant réformateur «de la semi-indifférence avec laquelle il envisageait les deux simples sacrements de l'Église protestante : le baptême et la sainte Cène».

Ce ne sont là, je le répète, et on le voit suffisamment, que de légères nuances. Esprit supérieur, très-ouvert, très-affranchi, M. Albert Réville était on ne peut mieux préparé à comprendre Parker, on ne peut plus propre à le faire accepter parmi nous. Je ne crois même pas me tromper en avançant ici que l'étude, que la fréquentation assidue et le commerce familier de cet admirable modèle ont, jusqu'à un certain point et dans le meilleur sens, agi sur le consciencieux biographe.

Ceci n'est point une assertion en l'air, et je ne prends la liberté de l'émettre qu'après y avoir mûrement réfléchi. Depuis plusieurs années, je suis avec beaucoup d'attention, d'intérêt et de profit, chez M. Réville, le développement et l'application d'une pensée aussi noblement libérale que hautement religieuse. J'ai lu presque tout ce qu'a écrit cet homme de talent et de conviction, eh bien! même après la belle profession de foi si large, si lumineuse, si humaine, qui termine une de ses *Lettres* à M. le pasteur Poulain, je ne m'attendais pas à la page suivante, et c'est avec une véritable joie que je la place sous les yeux du lecteur!

« On peut définir la religion de Parker le *théisme*

chrétien, et le caractère propre de cette religion, c'est qu'à un dogme très-simple, et, si je puis ainsi dire, très-sobre, elle joint une grande richesse d'application à la vie individuelle et sociale. *Pour nous, il n'y a pas le moindre doute que tous les courants de notre vie moderne nous mènent de ce côté-là*, et nous ne sommes pas plus ébranlés dans cette conviction par les cris de terreur de ceux qui veulent à tout prix que nous restions claquemurés dans un passé où l'on étouffe, que par les prédictions frivoles de ceux qui, méconnaissant un des instincts les plus indéracinables de la nature humaine, s'en vont proclamant que nous marchons vers la fin de toute religion.... *Nous ne sommes vraiment nous-mêmes, vraiment fidèles à notre nature, qu'en adorant librement et en vivant religieusement dans la liberté.* »

Tous les philosophes chrétiens et les libres croyants seraient heureux de signer les lignes précédentes. J'avoue que, pour mon compte, elles me satisfont pleinement. On me permettra cependant, à ce sujet, d'ouvrir une courte parenthèse et de prendre un instant la parole pour un fait personnel.

Lorsque j'ai dit, il y a quelques mois, dans un article sur le christianisme progressif et l'orthodoxie, que, par la force des choses et sous la pression des circonstances morales, les protestants libéraux étaient en marche pour nous rejoindre, nous autres théistes chrétiens, d'excellents esprits, MM. Paris, Et. Coquerel et, plus particulièrement, M. Aug. Dide, dans une remarquable lettre rendue publique (1), m'ont répondu très-courtoisement, mais avec infiniment de netteté et de vivacité, que j'étais le jouet d'une espèce d'illusion d'optique, et que c'était, en réalité, le théisme chrétien qui se dirigeait à grands pas vers le protestantisme libéral, pour s'y rallier et s'y fondre. Cette réponse ne m'a pas convaincu, je dois en convenir, et j'ai laissé à l'action insensible et continue que les jours s'ajoutant aux jours exercent sur les plus fermes intelligences, sur les croyances les plus opiniâtres, le soin de décider qui de nous avait raison.

(1) Elle a été imprimée dans *le Protestant libéral* du 1er juin 1865. Les articles de MM. E. Coquerel et Paris ont été publiés dans *le Lien* du 10 et *le Disciple de Jésus-Christ* du 15 juin de la même année.

Le temps n'a pas trop tardé à rendre son arrêt, car j'appelle ainsi la page courageusement explicite, l'adhésion spontanée au théisme chrétien de Parker que je viens de citer, et qui, sortant de la plume d'un des principaux membres de l'Église protestante libérale, a toute la valeur d'une déclaration de principes. Il y aurait du mauvais goût de ma part à insister là-dessus davantage; je me bornerai à constater, comme étant d'un heureux augure pour l'avenir de la religion éclairée, qui tend de plus en plus à se transformer en une philosophie religieuse, le pas décisif que M. Réville a cru devoir faire avec autant de fermeté que de franchise.

A quoi bon se le dissimuler? Lorsqu'on en est à se demander, — chacun s'interrogeant dans la scrupuleuse bonne foi de sa conscience, — de quel côté est venue l'impulsion conciliatrice, l'union est déjà opérée de fait; consommée aux trois quarts, elle n'attend plus qu'une manifestation éclatante qui, la sanctionnant en quelque sorte, la rende efficace et lui confère de l'autorité. Qu'il faille attribuer aux théistes chrétiens ou aux protestants libéraux l'initiative du rapprochement, peu importe au

fond ; ce qui est certain, ce qui doit nous causer, aux uns et aux autres, une joie sincère, nous remplir de confiance et d'espérance, c'est que ce rapprochement est en voie de s'accomplir.

J'éprouve (on n'en doutera point) la plus cordiale, la plus douce satisfaction à reconnaître que la direction récemment imprimée au protestantisme français par des hommes à la fois indépendants et pieux comme MM. Martin Paschoud, Colani, Coquerel fils, Fontanès, n'a pas médiocrement contribué à préparer, à faciliter cette conciliation. L'œuvre commune consistera désormais à en approfondir, à en élucider les termes, à en élargir, à en consolider les bases.

Dès à présent, le terrain sur lequel on se meut offre à ceux qui s'y donnent rendez-vous assez d'espace et une sécurité plus que suffisante. En dehors des écrits expressément polémiques ou des travaux de science pure, ces dernières années ont vu se produire trois ouvrages capitaux qui répondent avec clarté, précision et ampleur, à notre impérieux besoin de croyance raisonnable. *Terre et Ciel*, de Jean Reynaud ; *le Christ et la Conscience*, de M. Félix Pécaut, et le *Manuel d'instruction reli-*

gieuse, de M. Albert Réville, tout en s'appuyant sur les conquêtes, sur les progrès de la raison moderne comme sur leurs assises naturelles, accordent aux aspirations mystiques de l'âme humaine, aux pressantes réclamations du sentiment, la belle, et j'ose dire la légitime place que s'obstine à leur refuser un étroit et sec rationalisme, bizarre mélange de panthéisme et d'athéisme.

Qu'on n'accuse donc pas les nouvelles idées religieuses de dessécher le cœur en exaltant les droits et en favorisant les hardiesses de l'esprit. Le reproche porterait à faux et serait cruellement injuste. Les croyances qui ont soutenu l'héroïque Lamennais à son lit de mort, et cicatrisé les plaies de cet illustre martyr ; qui ont inspiré à M. Alfred Dumesnil le *Livre de consolation* et l'*Immortalité ;* qui mettent chaque jour tant de paroles édifiantes et fortifiantes sur les lèvres des Fontanès et des Colani fourniront un aliment incomparable, communiqueront la paix, la santé, la sérénité, la vie aux âmes tendres et languissantes, aux blessés de ce monde, aux découragés, aux contristés, aux désolés, aux faibles.

Certes, je n'ai pas la prétention, qui serait vrai-

ment des plus étranges, de présenter les quelques ouvrages dont je transcrivais tout à l'heure les titres comme formant une espèce de code, un recueil de prescriptions philosophico-religieuses, contenant des baumes pour toutes les douleurs, des solutions pour tous les problèmes, et répandant à flots la lumière sur toutes les difficultés. Un semblable recueil ne serait rien moins que la Bible des temps modernes ; or, cette Bible-là est loin encore d'être entièrement rédigée, et, d'ailleurs, il est permis de penser qu'elle aura le sort de la plupart des grandes créations humaines, qui se modifient incessamment, se continuent toujours et ne s'achèvent jamais.

J'ai voulu seulement indiquer que l'œuvre est commencée, ébauchée, et que ce qu'il y a de fait, de réalisé, est assez considérable déjà et assez satisfaisant pour servir de point de ralliement, d'abri, de tente, si l'on veut, et même provisoirement de temple idéal aux libres et religieux penseurs que repoussent, que choquent également les superstitions du passé et les creuses abstractions, les subtilités pédantesques, les stériles négations d'une métaphysique impuissante.

En écrivant la biographie de Théodore Parker, en y joignant la traduction de quelques-uns des principaux discours qui, au delà des mers, ont valu au réformateur américain une immense réputation d'orateur, et qui, j'en ai l'intime persuasion, seront très-goûtés parmi nous, M. Albert Réville a fort à propos, et on ne peut plus judicieusement augmenté le nombre de ces productions conciliatrices, et, en même temps, inspiratrices, suggestives, auxquelles on ne saurait trop chaleureusement applaudir.

Les doctrines ne se vulgarisent, ne pénètrent dans la foule et ne la subjuguent qu'à l'aide de la narration, des *exemples vivants*, comme dit Corneille. Les dissertations sur le théisme chrétien sont utiles, indispensables même; mais il y a quelque chose qui portera bien autrement coup, qui entrera bien plus avant et s'enfoncera mille fois davantage dans la mémoire populaire, qui, avec la dernière vivacité, sollicitera l'attention des simples, des *instinctifs*, ce sera le récit des actions d'un théiste chrétien, ce sera la traduction de ses paroles, quand ces paroles (ce qui est précisément le cas de Parker) auront elles-mêmes été des actions.

Pour remplir ces conditions, il faut avant tout que le biographe mette la main sur une existence qui offre un côté, un élément dramatique, qui ait eu son moment périlleux, douloureux, sa période de crise, d'agitation, et que les circonstances aient violemment, durement mise en contact avec les hommes et les choses.

Toutes ces conditions se rencontrent, et, en un sens, plus abondamment, hélas! qu'on ne le désirerait, dans la vie si pleine, si tourmentée et si courte du pasteur de Boston. C'est ce que M. Réville a très-bien compris. Parker n'a pas été seulement un ministre unitaire plus tolérant et plus charitable que ses collègues, un théologien savant, hardi, libéral, et, par conséquent, exposé de la part des orthodoxes à d'insupportables tracasseries, à des perfidies sans nombre; tout cela n'eût point suffi pour lui constituer des droits à ce qui s'appelle une biographie, pour préserver son nom de l'oubli.

Ce nom a pris place parmi ceux des plus honorables, des plus respectables serviteurs de l'humanité. Il est proposé, aujourd'hui, à la reconnaissance, à l'admiration, et il appartient à l'histoire,

parce qu'un jour la foi du pasteur s'est trouvée en face d'une monstrueuse iniquité sociale, en face de l'esclavage, et qu'à ce spectacle elle s'est indignée, révoltée.

Quand les orthodoxes se taisaient ou cherchaient des biais hypocrites pour justifier leur honteuse approbation, le théologien téméraire, mal pensant, mal noté, suspect et plus que suspect d'hérésie, pour la conversion ou la mort duquel de mielleux et féroces fanatiques priaient dans les communautés soi-disant chrétiennes de Boston, ce théologien n'ayant pour lui que sa conviction ardente, se leva, prit en main la cause de l'opprimé, et, de sa parole brûlante, stigmatisa les persécuteurs et leurs complices ; il fit plus, il déclara nettement que, lorsque la loi politique offense le sens moral et viole la conscience de l'humanité, la conscience est au-dessus de la loi.

Sans avoir recours aux violences révolutionnaires, et en interdisant soigneusement à ses amis ce qui pouvait amener l'effusion du sang, il organisa la résistance, cacha dans sa maison des esclaves fugitifs traqués, même dans une ville du Nord, par les limiers de leurs anciens maîtres. Il aida quelques

nègres plus menacés que les autres à s'évader de prison, à quitter une terre encore incomplétement libre, puisqu'elle n'avait pas le pouvoir de conférer à ceux qui la touchaient le caractère sacré de la liberté.

Les moyens d'agitation que les usages, l'opinion et la législation sans cesse modifiée et altérée dans le sens des exigences du Sud lui permettaient d'employer, Théodore Parker les mit tous en œuvre ; il n'en négligea aucun, et, en agissant ainsi, non-seulement il combattait l'iniquité présente, et s'appliquait, en quelque sorte, à faire la part du mal, mais encore il se préoccupait de l'avenir ; il prévoyait et prédisait l'affreux déchirement qui, peu d'années après, s'est produit.

Les complaisances, les demi-mesures, les perpétuels attermoiements des hommes qui gouvernaient alors, leur faiblesse à l'égard des esclavagistes, quelquefois leur complicité à peine déguisée (on sait que, jusqu'à l'élection de Lincoln, presque tous les présidents des États-Unis furent nommés sous l'influence prépondérante du Sud), leur amour exagéré de la tranquillité et de la paix, effrayaient Parker, souvent l'attristaient, parfois l'irritaient.

Il sentait l'abîme se creuser, la terre trembler sous ses pieds, et, au nom d'une religion de fraternité, d'égalité, de mansuétude, de pardon, il adjurait la nation d'ouvrir les yeux sur les dangers vers lesquels elle se précipitait, et de ne pas oublier que la dignité morale est la véritable et la meilleure garantie des intérêts matériels.

L'apôtre du Massachussets, l'infatigable et clairvoyant prophète, comme l'a si justement nommé M. Albert Réville, ne devait pas être témoin des convulsions qu'il annonçait; il ne devait pas non plus assister au triomphe de la cause qu'il a si énergiquement soutenue. Dernière et suprême amertume, il vécut juste assez pour apprendre la tentative émancipatrice, la défaite et le supplice de John Brown! Mais, s'il souffrit de ce malheureux événement comme ami et comme patriote, il n'en fut point ébranlé comme philosophe libéral et chrétien, il persista dans sa foi, et, jusqu'au milieu de l'agonie, il ne cessa de la confesser et de s'y appuyer.

Voici ce qu'il écrivait à ce sujet sur son journal intime, le jour même de l'exécution de John Brown :

Décembre 2 (1859). Jour de santa Bibiana, vierge et martyre.

« C'est le jour fixé pour le supplice du capitaine Brown. Il est maintenant six heures du soir, et je suppose que c'en est fait de mes amis à Charleston. Six corps gisent par là-bas, hideux, roides, morts. Comme le cœur des maîtres d'esclaves doit se réjouir ! Mais il y a un demain à aujourd'hui. John Brown n'a pas eu peur de l'échafaud. Il l'a contemplé de loin comme un des poteaux indicateurs de la route qui monte au ciel. Le gibet vaut la croix. C'est bien dommage qu'ils n'aient pas eu sous la main deux voleurs pour les pendre avec lui. Il y aura eu aujourd'hui des meetings antiesclavagistes à Boston, Worcester, Salem, New-Bedford, etc. En ce moment, le télégraphe a porté la nouvelle de la mort de Brown dans la moitié de l'Union. C'est un jour bien sombre pour l'Amérique. Il en sortira des éclairs et des tonnerres. »

Et nous, achevant la métaphore, la poussant jusqu'au bout, lui donnant toute sa signification morale, nous dirons qu'en dépit des ravages qu'il a faits, des deuils et des désastres qu'il a causés,

l'orage a eu ce résultat inestimable que, d'un coup de foudre, il a brisé, dissous, pulvérisé les odieuses chaînes de l'esclavage. Théodore Parker n'a pas assurément été étranger à cet utile et glorieux résultat. Il ne s'est pas volontairement réduit et limité à la vaine science, à la froide et indifférente curiosité de l'astrologue qui prédit tranquillement les plus funestes tempêtes; il a déployé l'activité inquiète et salutaire d'un physicien secourable, multipliant les signes indicateurs et les paratonnerres.

C'est le détail de ces efforts, de ces avertissements, de ces admonitions, de ces travaux prophétiques qu'il nous importe de connaître. Les labeurs d'une pareille existence sont à eux seuls un encouragement, une leçon. Indépendamment du résultat obtenu, heureux ou malheureux, il se dégage de tant de souffrances endurées pour l'amour de la liberté humaine et de la vérité religieuse une moralité qu'il est de notre devoir de recueillir, d'exposer aux yeux de tous. On n'abrége pas, on n'étrangle pas le récit d'une si noble et si belle existence.

Imitant le procédé de M. Réville, qui s'est atta-

ché le plus possible à laisser la parole à Parker lui-même, nous demanderons à l'éloquent et impétueux pasteur de Boston de nous raconter ses origines, de nous peindre son caractère, de nous expliquer, de nous développer les principes de sa croyance et de sa conduite. Surtout nous éviterons les classifications artificielles ; nous ne scinderons point ce qui est indivisible ; car, chez Parker, tout se tient, l'homme, le novateur religieux, le réformateur politique. C'est à contre-cœur et avec regret qu'on soumet aux finesses et aux rigueurs de l'analyse de semblables existences, qui sont de vivantes et admirables synthèses. En pareil cas, il faut l'avouer, nos laborieuses méthodes, nos instruments d'observation dont nous sommes si fiers, valent moins que l'objet pur et simple auxquels ils s'appliquent.

II

Les discours de Parker, ses moindres paroles, respirent une sensibilité très-vive, mais qui n'a rien d'exagéré, de déclamatoire. Vous ne le sur-

prendrez jamais en flagrant délit de lamentations égoïstes, car vous n'avez pas affaire en lui à un mélancolique de l'école de Rousseau ou de la descendance de Chateaubriand. Loin de ressembler à ces esprits *femmelins*, que gourmande si énergiquement Proudhon dans un de ses derniers ouvrages, il ne se regarde point souffrir, et ses propres douleurs ne sauraient avoir le privilége de l'attendrir, ni même de l'occuper. Il ne pleure que sur les maux des autres. Sa sensibilité essentiellement virile est respectable parce qu'elle n'est nullement personnelle.

Ajoutons que cette chaleur de cœur s'éveille surtout, se montre et s'exerce avec une vigueur particulière lorsqu'il s'agit de faits qui touchent à l'ordre moral, qui intéressent la sécurité, la dignité de la conscience. Parker a, si l'on peut dire, l'émotion justicière. Apôtre du droit, il sait aussi en être le champion, et, par un heureux accord qui se rencontre trop rarement, la force de son caractère est à la hauteur de l'immense tendresse de son âme.

Il a raconté lui-même, d'une manière à la fois spirituelle et touchante, comment, dès sa première

enfance, il dut à un incident, en apparence assez futile, de recevoir la notion du sentiment moral. Dans cette anecdote, l'exquise délicatesse de sa conscience se révèle déjà. On se prend à penser que, selon toute probabilité, ce généreux marmot sera profondément honnête et humain en avançant dans la vie. Écoutons ce significatif et agréable récit :

« J'étais encore, nous dit-il, un bambin en jupons ; je n'avais pas plus de quatre ans. Par un beau jour de printemps, mon père me mena par la main à quelque distance de la ferme ; mais il m'ordonna bientôt d'y revenir seul. Sur ma route se trouvait un petit étang dont l'eau recouvrait en ce moment un assez large espace. J'aperçus une *Rhodora* tout épanouie. C'est une fleur rare dans la contrée, et je me dirigeai de son côté. Arrivé là, je découvris une petite tortue tachetée qui se chauffait au soleil dans l'eau peu profonde où baignait la tige de cette belle plante. Aussitôt je levai mon bâton pour en frapper la pauvre bête ; car, bien que je n'eusse jamais tué la moindre créature, j'avais pourtant vu d'autres enfants s'amuser à détruire des oiseaux,

des écureuils et d'autres petits animaux, et j'avais envie de suivre leur mauvais exemple. Mais tout à coup quelque chose arrêta mon bras, et j'entendis en moi une voix claire et forte qui disait : « Cela est mal ! » Tout surpris de cette émotion nouvelle, de cette puissance inconnue qui, en moi et malgré moi, s'opposait à mes actions, je retins mon bâton en l'air, jusqu'à ce que j'eusse perdu de vue la tortue et la belle fleur.

» Je courus à la maison et racontai la chose à ma mère, en lui demandant qui donc m'avait dit que c'était mal. Je la vis essuyer une larme avec son tablier et, me prenant dans ses bras, elle me dit :

« On appelle cela quelquefois la conscience, » mais j'aime mieux l'appeler la voix du bon Dieu » dans nos âmes. Si tu l'écoutes et lui obéis, alors » elle te parlera toujours plus clairement et te gui- » dera toujours bien ; mais si tu fais la sourde » oreille, si tu lui désobéis, elle deviendra peu à » peu plus obscure et te laissera sans guide en » pleines ténèbres. »

» Là-dessus elle me quitta émue, troublée de ce qu'elle avait entendu, mais sans doute repassant tout cela dans son cœur maternel, tandis que je con-

tinuais de m'émerveiller et de réfléchir autant que peut le faire un pauvre enfant. Mais je puis affirmer qu'aucun événement dans ma vie ne m'a laissé d'impression aussi profonde et aussi durable. »

Assurément, l'enfant qui, grâce à l'impulsion d'un instinct supérieur et aux avertissements d'une voix impérieuse et secrète, a senti, a compris que nous devons ménager et respecter toute créature vivante, lorsqu'elle est inoffensive, cet enfant était appelé à déployer un jour une activité aussi élevée que féconde; il était évidemment destiné à pratiquer et à enseigner la charité; à réclamer pour elle, auprès de ceux qui la méconnaissent, et, au besoin, à les combattre. Dans le rêveur, il y a souvent en germe un lutteur; dans le philosophe, quelquefois un tribun.

J'ai tâché de préciser la nature de la sensibilité de Parker, je voudrais maintenant, toujours en m'appuyant sur son témoignage direct, montrer à quel point cette âme tendre était doublée d'un caractère énergique. Le passage suivant que j'emprunte à l'un de ses plus remarquables discours prononcé au milieu de circonstances très-difficiles,

très-périlleuses, me paraît tout à fait propre, non-seulement à donner une idée de son genre de résolution, mais encore à nous faire comprendre d'où lui venait cette force de volonté et comment elle était en quelque sorte pour lui un héritage, une part de son patrimoine.

C'était en mai 1851, au sein de la conférence des pasteurs de Boston. Ses adversaires lui reprochaient avec amertume d'avoir violé les lois du pays en donnant asile, dans sa maison, à des esclaves fugitifs, en protégeant et facilitant leur passage en Angleterre et en encourageant les citoyens, par son exemple, à résister aux officiers de police chargés de faire observer et exécuter la décision des magistrats.

« Oui, messieurs, répondit Parker, j'ai été obligé de faire garder ma porte jour et nuit, j'ai dû, oui, j'ai dû m'armer moi-même. Cette semaine-là, j'ai écrit mon sermon un pistolet sur mon pupitre, un pistolet chargé, voyez-vous, la capsule au piston, prêt à tirer. Et même il y avait une épée nue à la portée de ma main. J'ai fait cela à Boston, en plein XIXe siècle, forcé de le faire pour défendre des inno-

cents, membres de mon Église, qu'on voulait envoyer à pire que la mort !

« Vous savez que je n'aime pas à me battre : si je ne suis pas un partisan de la non-résistance, il me faudrait de bien graves motifs pour me décider à répandre le sang humain. Mais que vouliez-vous donc que je fisse ? Écoutez. Je suis né dans la petite ville où commença la guerre de l'indépendance. Les cendres des citoyens qui tombèrent les premiers dans cette guerre reposent sous le monument de Lexington, ce monument consacré à *la liberté et aux droits du genre humain*. On y lit qu'ils sont morts *pour la cause sacrée de Dieu et du pays*. C'est la première inscription que j'aie lue de ma vie. Ces hommes sont mes parents. Ce fut mon grand-père qui, le premier, tira l'épée lors de la révolution. Lui et mon père étaient au premier feu. Le sang qui a coulé là coule aujourd'hui dans mes veines. Et puis quand j'écris chez moi, dans ma bibliothèque, d'un côté est la Bible sur laquelle mes pères ont prié matin et soir pendant plus de cent ans ; de l'autre est la carabine que mon grand-père portait à la prise de Québec, dont il se servit avec quelque chaleur à la bataille de Lexing-

ton, et encore un trophée de la même guerre, le premier mousquet pris par les « insurgents», pris aussi par mon grand-père. Et avec de pareils symboles sous les yeux, avec de pareils souvenirs dans mon cœur, quand un de mes paroissiens, quand une femme échappée de l'esclavage, poursuivie par des voleurs, vient se réfugier chez moi, vous voudriez que je lui fermasse ma porte, que je ne la protégeasse pas jusqu'à mon dernier soupir !.... »

Cette page éloquente entre toutes ne nous découvre pas encore Parker tout entier. Nous y voyons bien l'homme de sentiment et l'homme d'action, le Yankee poétique et énergique ; mais sous le charme et la flamme de cette parole, nous rencontrerons, pour peu que nous prenions la peine de creuser, un autre élément plus profond, plus intime, plus solide, un troisième homme qui est l'inspirateur et le directeur des deux premiers, — un chrétien.

Je n'ai point à définir ici le christianisme de Parker ; c'est un soin dont je me suis acquitté dans le précédent chapitre. Il importe pourtant de marquer nettement combien la conception religieuse que le pasteur de Boston avait embrassée

et professait était large, pacifiante et humaine. Aux fruits, dit le proverbe, on connaît l'arbre. De même, par ses effets, par ses conséquences pratiques, on juge une doctrine. Les applications confirment ou condamnent les principes. En ce qui touche la foi, Parker était l'indépendance même; il ne souscrivait à aucun symbole, et, ne recevant le mot d'ordre d'aucune Église, il avait pris le parti d'en fonder une pour l'évangéliser à son gré. Ce n'était pas un chrétien de discipline et de routine que Théodore Parker. Il savait parfaitement pourquoi et comment il croyait, et il s'est toujours attaché à établir pour lui, comme pour les autres, la portée, les limites, la légitimité de ses convictions.

Parmi les curieux documents cités par M. Albert Réville, nous en distinguerons un qui jette une pleine lumière sur les intentions et les pensées de Parker, sur ce que Montaigne appellerait, sans hésiter, son *arrière-boutique;* c'est une lettre à une de ses amies d'Angleterre, mademoiselle Cobbe. Fidèle à la loi que nous nous sommes prescrite aujourd'hui, de laisser l'homme, le penseur, le prophète se peindre par ses propres et libres paroles, nous

allons détacher de cette lettre quelques lignes, après lesquelles on ne sera plus tenté d'épiloguer sur la valeur ou la réalité du christianisme de Parker, et qui lui vaudront l'estime, la sympathie de toutes les âmes droites et hautes.

« Vous me demandez, écrivait-il le 5 mai 1848 à cette demoiselle, si Jésus croyait aux peines éternelles, ou pourquoi, n'y croyant pas, je me dis chrétien si Jésus y croyait. Je ne pense pas qu'il y crût. Je ne vois pas comment il y pouvait croire. Je doute que Paul lui-même y ait cru. Hé quoi! Jésus n'enseignait-il pas que Dieu aime tous les hommes, les pécheurs aussi bien que les saints? Je sais qu'il y a plusieurs passages, quelques paraboles qui enseignent clairement cette odieuse doctrine. Pourtant, je ne crois pas que Jésus l'ait enseignée. Il était facile à des Juifs de se méprendre sur ses paroles et de rapporter pareille chose de lui longtemps après sa mort. Je ne saurais attribuer une très-grande autorité historique aux évangiles; ils indiquent plutôt les faits qu'ils ne les décrivent. — Je me dis chrétien, parce que je crois que Jésus a enseigné la religion absolue, bonté et piété, libre bonté, libre piété, libre

pensée. Il fut, à certains égards, atteint des erreurs de son pays et de son temps. Mais il a rendu aux hommes un tel service en leur donnant la *vraie méthode de religion*, que j'aime à me dire chrétien par reconnaissance. Mais je ne penserais pas mal d'un autre qui n'aimerait pas ce nom; je doute même que Jésus eût recommandé de l'adopter. »

Ce noble langage, si véritablement religieux, scandalisera sans doute nos orthodoxes. Parker eût été peu touché de cette considération, lui qui a passé sa vie à indigner, à révolter, à exaspérer les austères puritains de Boston par la tolérance, la mansuétude de sa conduite et la générosité de ses vues. Il est impossible de se figurer à quel degré furent portés à son égard les témoignages du mauvais vouloir ecclésiastique. Le célèbre *odium theologicum*, dont on parle souvent et avec tant de raison, s'ingénia particulièrement à lui nuire, et, en mainte circonstance, trouva moyen de se surpasser. Ses ennemis, dans l'excès de leur fureur et de leur aveuglement, allèrent jusqu'à supplier Dieu de toucher dans leur sens le cœur de cet impie, de le convertir à leurs opinions, et,

s'il demeurait absolument réfractaire à l'action de la grâce, de le retrancher d'un monde où il n'apportait que danger et tentation pour ses semblables. C'est là ce qui s'appelle, ainsi que le fait justement observer M. Réville, demander *la conversion ou la mort*. Comme on pourrait nous accuser d'exagération, nous produirons nos preuves. Voici, d'après des renseignements positifs, un spécimen des prières adressées au ciel dans l'une de ces occasions :

« O Seigneur ! si cet homme est accessible à la grâce, convertis-le et amène-le dans le royaume de ton cher fils ? Mais s'il est en dehors de l'influence salutaire de l'Évangile, écarte-le du chemin et fais que son influence meure avec lui !

» O Seigneur ! envoie la confusion et la distraction cette après-midi (le samedi, jour où il composait son sermon) dans son cabinet, et empêche-le d'achever sa préparation pour demain, ou s'il prétend profaner ton saint jour en essayant de parler au peuple, attends-le là, Seigneur, et confonds-le, de sorte qu'il soit incapable de parler.

» Seigneur, nous savons que nous ne pouvons le confondre par des arguments, et que, plus nous

dirons contre lui, plus le peuple courra après lui, plus on l'aimera et le respectera! O Seigneur, qu'arrivera-t-il à Boston, si tu ne prends pas en main cette affaire et quelques autres!

» O Seigneur! si cet homme persiste à parler en public, induis le peuple à l'abandonner et à venir remplir cette maison de prière, au lieu de la salle où il parle. »

Ceci est purement et simplement odieux. Les prétendus chrétiens qui ont composé ou seulement accueilli cette prière coupable n'avaient certes pas lu la parole du maître, qui défend de dire *raca* à son frère. Je crois, du reste, qu'ils avaient lu fort peu de chose, et qu'ils étaient on ne peut plus ignorants et grossiers. Il est du moins permis de le soupçonner d'après les étranges motions qui furent mises en avant au meeting où l'on prononça la fameuse prière. Un membre de l'assemblée conseilla à ses frères de prier chaque jour pour la conversion de Théodore Parker, en quelque lieu qu'ils fussent, à leurs affaires ou dans la rue, au moment où les cloches sonneraient le coup d'une heure; un autre engagea très-sérieusement les fidèles réunis à prier Dieu de vouloir bien « mettre

un crochet dans les mâchoires de cet homme pour qu'il fût forcé de se taire. »

Lorsque Parker se fut ouvertement déclaré partisan de l'émancipation successive et progressive des esclaves, les difficultés de sa situation redoublèrent. Par moments, sa position put paraître insoutenable. Le zèle qu'il déployait au service d'une cause éminemment bonne et sainte à ses yeux n'eut pourtant à souffrir ni trouble, ni ralentissement, ni diminution. Du premier au dernier jour, l'héroïque réformateur accomplit sa tâche sans faiblesse, sans se démentir une minute.

J'engage vivement ceux de mes lecteurs qui désireraient connaître dans ses détails édifiants et dramatiques la lutte de Théodore Parker contre les esclavagistes, à lire, dans l'ouvrage de M. Albert Réville, le chapitre VIII intitulé : *les Kidnappers*. Ils y apprendront, ou plutôt, car ils le savent déjà, ils y verront une fois de plus à combien de mécomptes, de déboires, de douleurs, de tourments, de sacrifices, on doit se résigner, lorsqu'on voue son existence à la défense, à l'enseignement, à la propagation d'une grande idée.

Je n'ai point la prétention de raconter ni même

de suivre dans ses phases principales la vie de Parker. A l'aide de ces quelques citations, que j'aurais voulu pouvoir faire plus nombreuses, j'ai essayé d'esquisser les traits caractéristiques de cette belle physionomie morale et de les rendre visibles, frappants pour les autres comme ils le sont pour moi-même. Si ces pages peuvent déterminer quelques personnes à lire l'ouvrage de M. Réville et à se mettre ainsi en communication plus étroite, plus directe avec le génie purifiant et inspirateur de l'illustre pasteur américain, je serai largement payé de la légère peine que j'ai pu prendre. Nous ne servons, nous autres critiques, qu'à indiquer les sources où l'on peut, où l'on doit puiser.

Et, puisque nous parlons de sources, j'ai pensé plus d'une fois, en lisant les admirables fragments de Parker, si habilement choisis et distribués par son biographe, qu'il y a dans les nouvelles idées religieuses une source singulièrement pure et abondante vers laquelle devraient se tourner hardiment les prédicateurs contemporains. Déjà, en France, le protestantisme libéral s'est résolûment lancé dans cette voie, et il a été récompensé de son

audace par l'influence qu'il s'est acquise, par l'autorité que, rapidement, il a su conquérir. La partie cultivée du public qui s'obstine à ne pas séparer l'intelligence de la piété, et qui tient à comprendre ce que les docteurs lui enseignent, connaît, goûte et suit avec beaucoup d'intérêt et de déférence la parole de MM. Colani, Réville, Martin-Paschoud, Pellissier, Coquerel fils et Fontanès.

En revanche, cette même partie du public s'éloigne chaque jour des chaires orthodoxes et surtout, avouons-le franchement, des chaires catholiques. C'est que là, depuis longtemps, les sources sont taries et que l'on ne songe guère à en chercher ou à en faire jaillir de nouvelles. Sauf quelques rencontres, quelques boutades assez heureuses et infiniment trop vantées du père Lacordaire, qu'avons-nous eu depuis un demi-siècle et plus, en fait d'orateurs sacrés? Notre indigence, sous ce rapport, passe toutes les bornes. Il faut remonter jusqu'à Bridaine pour trouver une voix digne d'être écoutée. Le diable, les miracles de contrebande, le purgatoire et même l'immaculée conception sont terriblement usés. Je ne sais si le génie d'un Fénelon ou d'un Bourdaloue pourrait

encore, à l'heure qu'il est, emprunter à cet ordre de considérations quelques développements ingénieux et quelques beaux mouvements. Peut-être les talents ne manquent-ils pas plus aujourd'hui au catholicisme qu'ils ne lui manquaient au XVIIe siècle. Ce sont, hélas! les idées catholiques qui ne portent, ne soutiennent, n'inspirent plus les talents.

N'accordons point d'ailleurs une importance trop grande aux défaillances de telle ou telle communion chrétienne. Elles ne sauraient empêcher l'homme religieux d'avoir sa place dans la société moderne. Ceux qui prétendent la lui refuser et qui s'efforcent de la réduire autant que possible, ne se rendent pas suffisamment compte des besoins et des lois de la nature humaine; mais nous ne devons pas oublier non plus, sous peine de tomber dans une erreur non moins grave, que cette place, le croyant sincère (de quelque nom que l'avenir l'appelle, chrétien ou théiste) n'aura droit à l'occuper qu'en se conformant à certaines conditions.

Il faudra d'abord qu'il ait pour toutes les formes de superstition et d'idolâtrie une haine vigoureuse et un dédain sans égal, qu'il soit familier avec la

science, qu'il entretienne au plus intime de lui-même le respect et le culte de ce merveilleux instrument de progrès, grâce auquel nous nous dégageons peu à peu et nous nous affranchissons de la barbarie primitive ; il faudra enfin qu'il unisse dans un même amour Dieu et l'humanité, et qu'il s'élève jusqu'au Créateur en se dévouant à la créature. Il me semble que cette conception est la seule qui, à notre époque, soit digne d'une âme sérieusement et raisonnablement religieuse.

Ce n'est pas, on ne le voit que trop, celle qui convient et qui sourit aux catholiques ; mais cela ne veut pas dire qu'on doive la considérer comme un vain rêve, comme un idéal chimérique. L'homme religieux tel que nous le comprenons, tel que nous venons d'en présenter l'esquisse à nos lecteurs, cet homme a existé, au moins une fois à notre connaissance, c'est celui dont M. Albert Réville a raconté la vie, c'est Théodore Parker.

LE

THÉISME CHRÉTIEN EN AMÉRIQUE

CHANNING ET PARKER

Les livres édifiants n'ont jamais fait défaut à la piété sincère et profonde. Dès qu'elle se manifeste, la foi a incontestablement le privilége (et ce n'est pas l'un de ses moins beaux) de donner naissance à une littérature purifiante, consolante, moralisatrice au plus haut degré. Échauffant et colorant de sa flamme le milieu où elle se meut, l'âme religieuse se crée l'atmosphère en dehors de laquelle il lui serait impossible de vivre. On peut même dire que les ouvrages dont elle favorise l'éclosion et le succès, témoignent surtout de ses désirs, de ses besoins, et sont plus ou moins faits à son image. Ainsi l'on ne s'exposerait guère à tomber dans une

erreur grave, en essayant de déterminer le caractère et la valeur d'une croyance d'après la qualité des productions spécialement destinées à édifier le fidèle, productions que cette croyance inspire et où elle se reflète.

Par exemple, on n'a qu'à lire l'*Imitation*, la *Légende dorée*, l'*Introduction à la vie dévote*, les *Lettres spirituelles*, de Du Guet, de Fénelon, le *Combat spirituel*, pour se convaincre sur-le-champ que les générations auxquelles se sont adressées ces diverses compositions n'avaient point les mêmes besoins moraux et portaient dans l'interprétation, dans l'exercice du sentiment religieux, des dispositions fort différentes ou plutôt, s'il est permis d'insister sur ces délicates nuances du monde intérieur, des aptitudes fort inégales. Il est évident que l'idéal offert par Jacques de Voragine à ses lecteurs, sans être dépourvu d'une certaine grandeur, d'une poésie tantôt gracieuse, tantôt émouvante, presque toujours attrayante, demeure, au point de vue de l'éducation religieuse, infiniment au-dessous des conceptions lumineuses, éthérées, que présentait aux Montberon, aux Chevreuse, aux Beauvilliers, le savant archevêque de Cambrai.

Les raffinements, les subtilités de Laurent Scupoli attestent, chez les personnes que dirigeait ce casuiste et qui aimaient à le consulter, une religiosité maladive, quintessenciée, aboutissant à une espèce de desséchement intime, tandis que, dans les fines et fortes remarques de Du Guet, on sent un souffle de réforme, de rénovation. Entre ces deux directeurs de conscience, il y a toute la largeur de l'infranchissable distance qui sépare le *Gesù* de Port-Royal des Champs.

J'en ai dit assez pour que l'on comprenne où j'en veux venir. Si la piété, selon que l'imagination mystique, la tendresse de cœur, l'acuité d'esprit, le penchant à une résignation stoïque y domine, impose aux écrivains qui s'appliquent à l'entretenir, à la cultiver, la tendance à laquelle, d'une manière plus ou moins consciente, elle obéit et où elle se complaît; nous avons, nous autres libres croyants impartiaux et désintéressés, une incomparable occasion de vérifier ce que valent nos aspirations, de savoir au juste ce que signifient nos recherches, nos inquiétudes et nos vœux.

Voici que le théisme chrétien acclimaté, depuis longtemps déjà en Amérique (car l'unitarisme ne

pouvait être et n'a été en effet que la préface du théisme), voici, dis-je, que le théisme chrétien commence à posséder, lui aussi, je ne dirai pas sa légende, encore moins son panthéon, mais son sérieux et digne nécrologe. Sous cette forme, il a sa littérature édifiante. C'est sous cette désignation que je range sans hésiter les biographies de Channing et de Parker (1), publiées à quelques années d'intervalle, et la dernière tout récemment, par madame Hollond et M. Albert Réville. Puisque, tout comme les orthodoxes, mais avec indépendance et en sachant nous respecter nous-mêmes, nous saluons nos saints et tenons à les honorer, il est bon de nous demander franchement de préciser une fois pour toutes ce que nous goûtons, ce que nous admirons, ce que nous vénérons chez eux.

On pense bien que je n'ai pas l'intention de faire ici, en quelques lignes, l'analyse des excellents travaux de M. Réville et de madame Hollond. La plupart de ceux qui me lisent connaissent Channing

(1) *Channing, sa vie et ses œuvres*, par madame Hollond (chez Didier). — Sur Parker, voir l'Étude précédente. Je n'ai voulu donner ici que quelques notes supplémentaires, un résumé, une sorte d'épilogue.

et Parker; et, s'il en est quelques-uns qui, à ce sujet, ne soient pas encore très au courant, je désire vivement que, piquant leur curiosité, mon involontaire réticence les engage à s'y mettre le plus tôt possible. Ma tâche se borne à dire en deux mots ce qui, pour nous, de ces hommes supérieurs fait des hommes édifiants, et à marquer avec force à quelle disposition d'esprit et d'âme la piété moderne attache le caractère essentiel de la sainteté, en quoi consiste son idéal.

L'honneur de la piété contemporaine, c'est qu'elle ne sépare en aucune circonstance, sous aucun prétexte, l'attachement au sentiment religieux du respect et de l'amour de la liberté de conscience, je pourrais aller plus loin et dire de toutes les libertés. Channing et Parker ont eu cela de commun qu'ils ont protesté, lutté toute leur vie, contre l'intolérance, l'exclusivisme, l'oppression soit physique, soit morale. Ils ont voulu que l'Église fût large, parce qu'ils désiraient qu'elle fût forte, grande et durable; parce qu'ils savaient que ce qui repose sur la contrainte, la compression, l'intimidation, s'écroule tôt ou tard et périt misérablement.

La prière leur est apparue ce qu'elle est en réalité, le premier de nos droits, parce qu'elle est le premier de nos devoirs. Dans le culte, ils ont reconnu et fait reconnaître autour d'eux une manifestation et un instrument de liberté, au lieu de le transformer, à l'exemple de telle antique communion chrétienne ou indoue, en moyen de surveillance et d'exclusion, en routine, en mécanisme, en redoutable et irrésistible engin de servitude. Tout se tient dans le monde moral. La libre prière mène au libre vote. L'homme qui invoque Dieu sans intermédiaire imposé, en pleine sécurité de conscience, est un ferme et fier citoyen; soyez tranquille, il ne se met à genoux que devant *Notre Père.*

Lorsque les deux apôtres des États-Unis, dans le cours de leur prédication, dans la pratique de leur ministère, ont rencontré des questions politiques qui touchaient à la constitution morale et religieuse de la société, ils n'ont pas hésité une minute à exprimer leur sentiment, à donner des conseils, au besoin, à réprimer, à blâmer. L'un et l'autre étaient abolitionnistes, Channing avec calme, avec onction et patience, Parker avec impétuosité, avec fougue et indignation. Ce n'est certes pas un médiocre

témoignage en faveur de la vérité, de la fécondité de leur foi, qu'elle les ait conduits à prendre en main la cause du faible, de l'innocent, du persécuté. Pas de civilisation sans religion, disait Channing. Telle est du moins la morale qui se dégage de son beau discours sur *la Liberté spirituelle.* Pas de religion sans humanité, a dit à son tour Parker, et toute son existence n'a été qu'un splendide commentaire de cette généreuse pensée.

Et qu'on n'aille pas s'imaginer qu'en matière expressément religieuse, en ce qui touche les dogmes fondamentaux d'un christianisme épuré, éclairé, concilié avec les exigences de la religion naturelle, cette foi si large, si humaine, cachait de la tiédeur, de l'indifférence, de l'incrédulité. Channing, était croyant dans la stricte acception du mot. Peu versé dans les recherches exégétiques, mal informé des découvertes de la science allemande et préoccupé surtout d'adoucir, de pacifier, d'améliorer les âmes autour de lui, Channing souscrivait à des articles de foi que la raison moderne, même la raison respectueusement religieuse, ne saurait accepter. Sans plus d'ambages et pour appeler les choses par leur nom, il croyait *positi-*

vement à l'authenticité des miracles et de la résurrection de Jésus.

Il n'en a eu que plus de mérite, ce me semble, étant si arrêté, si fermement fixé dans sa foi, à se montrer tolérant et à ne rien épargner pour communiquer cet esprit de paix, de concorde, d'ampleur fraternelle, à ses collègues, à ses amis, à ses disciples.

« Le Christ, disait-il, n'a point institué un mécanisme de cérémonies et de rites, les mêmes pour tous les pays, et pour toutes les époques ; il ne nous a point donné une législation minutieuse sur le culte et l'organisation de son Église ; mais il a laissé ces choses extérieures à régler par l'esprit, par les besoins et les progrès des siècles successifs...

» ... Nous devons chercher l'Église qui nous paraît la plus pure et qui nous aide le plus à devenir pieux, désintéressés et forts ; mais gardons-nous de la choisir pour notre prochain. Son tempérament, son intelligence, les impressions que l'éducation et l'habitude ont laissées sur son esprit, diffèrent des nôtres ; peut-être que le culte qui vous touche le plus l'émeut à peine. Il a besoin, lui,

qu'on excite son cœur, et vous, qu'on parle à votre raison; ne l'en blâmez pas. Si, dans une atmosphère spirituelle plus ardente, il atteint à une foi plus vive que la nôtre, son Église est meilleure pour lui que la nôtre ne l'est pour nous. *Ne jugez jamais un homme, en bien ni en mal, à cause de l'Église à laquelle il appartient; chassez de vos cœurs ce démon de l'esprit de secte, de bigoterie, d'intolérance; nourrir cet esprit n'est pas, comme nous le croyons, un péché léger : c'est la négation même de la suprématie de la vertu.* »

Il y a chez Parker une aussi équitable tolérance, unie à une foi aussi vive, et cette tolérance se fonde, sinon sur une conception plus large de la religion, du moins sur des connaissances historiques et philosophiques plus étendues que celles de son prédécesseur. L'esprit du jeune et ardent ministre est ouvert, dégagé, affranchi. La science a passé par là. Aucune de ses lumières, de ses hardiesses même, n'est étrangère à notre théologien. Il a combattu Strauss dans ce que celui-ci a d'excessif, mais il n'a pas été sans retirer de cette lutte vaillamment engagée contre le savant professeur allemand un notable accroissement de libéralisme intellec-

tuel. A mesure qu'il se sent en état d'éliminer certains dogmes, fruits malsains de la théologie scolastique, de rejeter tels et tels préjugés religieux qui, pour les croyants modernes, sont choquants et presque odieux, il le fait avec une joie visible et en homme qui, ayant de bonnes raisons pour agir ainsi, ne craint pas de se tromper. La perspective des haines qu'il attire et concentre sur sa personne, du danger auquel il s'expose, ne l'émeut que faiblement.

« ... J'ai toujours su, écrivait-il, vers 1842, à l'un de ses amis, les risques que je courais en émettant des opinions contraires à la théologie courante. Je n'ai pas oublié George Fox, ni Priestley, ni même Abélard, ni saint Paul. Non pas que je me compare à ces nobles hommes, si ce n'est en ceci que chacun d'eux fut destiné à rester seul, et que je le suis aussi. Je sais ce que Paul ressentait quand il écrivait : « A mon premier interrogatoire, » personne ne m'a assisté. » Mais je sais aussi ce que signifie cette parole d'un plus grand que Paul : « Cependant je ne suis pas seul, car le Père est » avec moi....

» ... Intérieurement ma vie est et doit être une

vie de paix profonde, d'une satisfaction, d'un bien-être tel que toutes mes paroles ne sauraient en décrire le charme. Il n'est pas de peine terrestre qui soit capable de me rendre chagrin, triste et soupçonneux. Tous les maux extérieurs, je les secoue comme la neige tombée sur mon manteau. Je n'eusse jamais pensé que je serais aussi heureux dans cette vie que je l'ai été ces deux dernières années. Le côté destructeur de l'œuvre que je me sens appelé à faire est pénible, mais il est léger quand je pense à la grande tâche de la construction. Ne pensez pas que je sois flatté, comme on le dit, de voir que la foule vient m'entendre. La pensée que je fais ce que je sais être mon devoir est pour moi une riche récompense, je n'en connais pas d'aussi grande. »

Les nuances qui nous ont aidé à distinguer nettement Channing de Théodore Parker, nuances suffisamment accusées, quoique, en somme, assez légères, se retrouvent chez leurs biographes. Madame Hollond est circonspecte, réservée, timide; M. Albert Réville, au contraire, est plein de décision et s'élève sans effort aux vues les plus conciliantes et les plus généreuses. L'un et l'autre, cependant (et c'est un point que nous ne saurions

passer sous silence), dans le modèle qu'ils se sont choisi et qu'ils proposent à notre admiration raisonnée, ont mis en relief, avec un soin particulier, avec une remarquable délicatesse de touche, les traits qui appartiennent à ce que notre nature a de plus noble, — la liberté d'esprit et la largeur de cœur. Ils ont vaguement mais vivement senti qu'ils ne nous feraient aimer ces modèles qu'en nous les présentant par leurs côtés sympathiques, et c'est, en effet, ce qui auprès du public sérieux, a fait le succès de leurs ouvrages.

Tant il est vrai que chaque siècle, que chaque génération de croyants veut qu'on l'édifie à sa manière, selon les circonstances qu'elle traverse, selon aussi sa disposition d'intelligence et d'âme, son degré de culture, son plus ou moins de progrès dans la voie du bien et du juste. Au temps de Jacques de Voragine, les hommes (entendez surtout les femmes) voulaient qu'on parlât à leur imagination; à l'époque de Bossuet, de Fénelon, de Du Guet, de Nicole, ils désiraient qu'on flattât en eux je ne sais quelle sensibilité douloureuse, curieux mélange de mystique sensualité et de sécheresse dialectique; aujourd'hui, c'est à leur raison qu'on

doit s'adresser si l'on tient à leur plaire, raison qui n'a rien de pédantesque, d'étroit, et que rien ne rend incompatible avec les émotions les plus suaves. Les mots de liberté, d'humanité s'associent à l'idée de Dieu, dans la pensée du croyant, et ils en deviennent inséparables. Nos livres édifiants sont et seront désormais de plus en plus des livres émancipateurs.

Digitized by Google

LA

LÉGENDE CHRÉTIENNE

ET LA SCIENCE MODERNE (1)

Les personnes qui, dans notre pays, suivent avec une sollicitude éclairée le mouvement philosophique-religieux, se réjouissent de ses progrès et s'attristent de ses revers ou de ses défaillances, ont pu constater, à propos de l'*Histoire de Jésus*, par M. Peyrat, que, sur le chapitre de l'entière émancipation intellectuelle et de la liberté de conscience, le sentiment public est à la veille d'entrer dans une nouvelle phase. Sans doute, l'impression communiquée à la foule des lecteurs par le livre capital de M. Ernest Renan est loin de s'affaiblir, de se ralentir; chaque jour, au contraire, elle

(1) *Histoire élémentaire et critique de Jésus*, par M. A. Peyrat. (Chez Michel Lévy).

Digitized by Google

gagne en intensité, en profondeur ; mais, on ne saurait le nier, les attaques passionnées, les réclamations bizarres, les censures amères et excessives auxquelles ce livre a donné lieu, sont venues éveiller chez les esprits sérieux, ralliés aux conclusions de l'auteur, un mécontentement des plus vifs et qui ne demande qu'à se manifester.

A quoi bon le dissimuler : il y a de l'irritation dans l'air. Je le déplore à bien des points de vue et, tout à l'heure, je m'expliquerai amplement là-dessus. Marquons d'abord le fait avec une pleine franchise, et, en quelques mots, précisons-le. — Rien ne laisse les hommes plus mal disposés à l'égard les uns des autres, rien ne les sépare davantage qu'une tentative de conciliation qui n'a point abouti. C'est justement ce qui est arrivé au sujet de la *Vie de Jésus*.

J'ose dire qu'après les assauts réitérés et souvent victorieux livrés par les philosophes du siècle dernier à l'édifice religieux, moitié byzantin, moitié gothique, après Fréret, d'Alembert, Diderot, Voltaire, et en tenant compte du développement des sciences naturelles, ainsi que de la diffusion des lumières dans les diverses classes de la société, un

ouvrage qui, sur le point le plus important de la tradition chrétienne, faisait la part du doute et de l'incrédulité, la part du feu, et conservait tout ce qui est *conservable*, aurait dû être accueilli avec faveur et reconnaissance par les membres supérieurs d'un clergé intelligent. M. Ernest Renan n'écartait, en somme, qu'une vaine et puérile fantasmagorie; il rendait à la partie purement narrative des Évangiles une authenticité historique *inespérée*, et, grâce à des inductions morales d'une sagacité remarquable, il parvenait à retrouver sous le personnage mythique la créature vivante, respectable, adorable.

En ce moment, je ne m'arrête pas aux nuances : je l'ai déjà fait assez longuement (1) pour n'avoir point à y revenir. Ce qui me paraît incontestable et ce que j'affirme, c'est que si les communions orthodoxes, prouvant par un acte décisif leur largeur d'esprit et la hauteur de leur raison, avaient eu la hardiesse de mettre d'accord, une fois pour toutes, le respect que mérite la tradition et les impatiences légitimes, les aspirations ardentes du

(1) Voir *la Piété au* XIXe *siècle*, p. 261 et suiv.

génie moderne, le travail de M. Renan leur offrait un terrain solide, élevé, admirablement propre à une œuvre de pacification sublime. Le monde, entravé depuis tant d'années, misérablement gêné dans sa marche, reprenait soudain son essor et dirigeait son vol, désormais presque illimité, vers es clartés les plus pures, les plus célestes. C'eût été l'éclatante inauguration de la religion progressive.

Est-il besoin de rappeler que les choses n'ont point tourné ainsi? Protestants et catholiques, avec une rare et touchante unanimité, ont condamné, insulté ce livre, qui eût contribué, pour sa part, à dénouer une situation réputée inextricable, et à transformer l'impasse ou nous nous agitons en une route commode et directe. Les faits sont connus, présents à toutes les mémoires. L'estampille refusée à l'édition populaire de la *Vie de Jésus*, M. Coquerel fils, éloigné de sa chaire parce qu'il a poussé l'audace jusqu'à nommer M. Renan *mon cher ami*, enfin l'appel pressant et quasi impérieux adressé aux rigueurs du bras séculier, par un de nos principaux prélats que soutenaient les applaudissements d'une grande assemblée politique : cet

ensemble d'actes singulièrement significatifs est encore trop voisin de nous et nous touche de trop près pour que nous ayons pu l'oublier. Une appréciation détaillée de ces mesures et un coup d'œil jeté sur leurs incalculables conséquences nous entraîneraient au delà de notre cadre; aussi je n'insiste pas. Contentons-nous de dégager et d'indiquer brièvement le fâcheux effet moral qu'elles ont produit, les difficultés qu'elles ont créées, les périls qu'elles peuvent amener.

Les libres penseurs apportaient la paix, on leur a déclaré la guerre. Ils parlaient de conciliation, de mouvement, on a proclamé hautainement que l'on était *inconciliable* avec le progrès et *irréconciliable* avec la science. Les philosophes, tendrement respectueux envers Jésus, proposaient de ne point évoquer inutilement le souvenir du thaumaturge et d'entourer le sage d'une commune vénération; leurs adversaires ont affecté de passer le sage sous silence et de ne glorifier que le thaumaturge.

L'épreuve est consommée, le rapprochement impossible, le fossé creusé plus profond et plus large. A la bonne heure! La conscience publique

ne reculera pas : elle a fait le succès de M. Renan, elle fera celui de M. Peyrat. Vous n'avez point voulu d'un livre courtois jusqu'à la générosité, vous subirez pour votre peine une enquête sévère jusqu'à la sécheresse, jusqu'à la roideur.

Ce n'est pas que M. Peyrat, dans son *Histoire de Jésus*, fournisse des éclaircissements ou suggère des vues en ce qui concerne la question historique. De ce côté-là, je crois, on a touché le tuf. Strauss, Baür Ewald, Reuss, Albert Réville, Michel Nicolas, ont laissé bien peu à glaner aux futurs exégètes. Évidemment, M. Peyrat est au courant de ce qu'on a écrit, de ce qu'on a imprimé sur la matière qui l'occupe; mais il n'attache qu'une importance restreinte à l'appareil scientifique.

« J'ai suivi, nous dit-il dans sa préface, j'ai suivi ligne à ligne les récits évangéliques, rapprochant les textes, signalant les variantes, les contradictions , la confusion et l'incertitude des indications chronologiques, distinguant le faux du vrai, ou de ce qui peut être vrai. J'explique ce qui a besoin d'éclaircissement, mais je suis toujours purement et simplement critique et commentateur. » Pour exprimer toute ma pensée, je ne compose

pas l'histoire de Jésus, je la laisse se composer elle-même, me bornant à soumettre chaque fait important, à mesure qu'il se présente, à un examen immédiat. C'est peut-être le moyen de jeter dans le récit de la lenteur et de l'aridité, mais c'est aussi le moyen d'en écarter les idées vagues et incomplètes, si insupportables aux esprits justes. Que reste-t-il de cette histoire quand la critique en a fait disparaître tout ce qu'elle renferme d'invraisemblable, de mal attesté, d'impossible, de faux? Ce livre est fait pour répondre à cette question. »

Ainsi, nous voici contraints aujourd'hui de recommencer une besogne que l'on était en droit de considérer comme terminée. On pouvait espérer que nous en avions fini avec les deux généalogies de Jésus, avec le massacre des Innocents, le miracle des deux mille cochons, la légende des noces de Cana, celle de la multiplication des pains, les marchands chassés du temple, les ténèbres qui couvrirent la terre après la mort du fils de Marie, etc., etc., Voltaire avait passé par là, et il semblait que cela dût suffire.

Dans les controverses et polémiques qu'elle soutenait contre l'orthodoxie, la moderne critique phi-

losophique s'abstenait en général de recourir aux arguments tirés des contradictions et des impossibilités qui remplissent les quatre évangiles. On se piquait à cet égard, d'une sorte de politesse dont l'événement a montré l'imprudence, et qui n'était pas exempte d'un certain dédain.

On craignait de se donner trop beau jeu, et d'ailleurs on se flattait, qu'en vertu de je ne sais quelle pudeur secrète, les antagonistes eux-mêmes ne disputaient plus que pour la forme un terrain ouvert de tous côtés et irrévocablement perdu. Il est permis d'assurer que M. Ernest Renan obéissait à cette confiance, bienveillante et généreuse à l'excès, en se bornant, dans la *Vie de Jésus*, à nier théoriquement le miracle, sans descendre, la plupart du temps, jusqu'à la recherche et à l'examen du détail. Un esprit distingué et ferme le lui a finement reproché, précisément à cause de cette fameuse histoire du possédé, du diable qui s'appelait Légion, et des démons qui entraînèrent les cochons dans la mer.

« Il ne faut pas craindre, a écrit M. Havet, de citer tout au long de pareilles choses : elles empêchent l'imagination de se méprendre. Elles font

toucher au doigt le milieu de grossièreté barbare où Jésus était plongé ; elles montrent que les plus grands hommes, comme il a été dit si bien, ont les pieds aussi bas que les autres, quoiqu'ils aient la tête plus élevée ; elles guérissent l'illusion du divin. »

Nous qui ne tenons pas si fort à être *guéris de l'illusion du divin*, et qui pensons que le jour où cette illusion (pour nous une réalité) quitterait à jamais la terre, rien ne saurait la remplacer ni consoler le genre humain de son absence, nous comprenons la discrétion charitable de M. Renan, et nous l'approuvons pleinement.

Mais maintenant, avouons-le sans détour, la situation n'est plus la même ; les circonstances sont gravement modifiées. En face des prétentions et des menaces du *Credo quia absurdum*, il n'y a qu'une tâche immédiate à accomplir, c'est celle dont M. Peyrat s'est acquitté avec autant de courage que de talent. Il devient indispensable de rappeler les arrogants à la modestie, et de leur faire sentir que, lorsqu'on veut s'appuyer uniquement sur des récits toujours contestables, parfois fantastiques, et sur une série d'hypothèses, non-seule-

ment on n'est autorisé à brûler ni à emprisonner personne, mais on n'est même pas fondé à traiter de *roman* ou de *poëme théologique* les hypothèses des autres. Les doutes et les suppositions de la science valent encore mieux que les assertions de l'ignorance.

L'*Histoire de Jésus*, telle que l'a conçue et exécutée M. Peyrat, est d'une simplicité rigoureuse, d'une netteté implacable. Dès le début, le judicieux écrivain établit et démontre d'une façon péremptoire la non-authenticité des Évangiles canoniques. Ce que nous savons et ce que nous avons dit avec plus ou moins de précautions, de circonlocutions, M. Peyrat l'accentue et l'affirme avec une rude franchise. C'est là l'originalité et le mérite de son livre.

Dans la narration évangélique, l'historien prend successivement chaque fait, le soumet à un contrôle sévère, et ne l'abandonne que lorsqu'il l'a vérifié dans la limite du possible. On a beaucoup crié contre M. Renan, on a couvert M. Strauss d'injures et d'outrages ; peut-être s'est-on trop pressé. Je ne serais pas surpris que l'*Histoire de Jésus*, ce volume si clair, si honnête, si logique, ne fût celui

auquel les dévots réserveront en définitive toutes leurs fureurs, et l'on m'étonnerait faiblement en m'apprenant que M. Peyrat est l'Antéchrist. Je recommande expressément à mes lecteurs, comme des modèles de discussion serrée et loyale, les chapitres sur la *Virginité de Marie*, *les Mages*, *l'Enfance de Jésus*, *les trois Morts ressuscités*, *le Procès* et *la Mort de Jésus*. L'auteur a eu l'art d'y résumer, d'y condenser on ne peut plus heureusement, des objections nombreuses, multiples et très-délicates.

Qu'on me permette, relativement à la teneur, au ton et à ce que, faute de mieux, je nommerai l'attitude morale de ce livre, une dernière et importante remarque. J'espère qu'en y réfléchissant les timorés consentiront à ne point s'en scandaliser. Voici cette remarque :

D'un bout à l'autre de son *Histoire de Jésus*, M. Peyrat, malgré le procédé très-net et exclusivement critique adopté par lui, procédé qui consiste à mettre en saillie et en évidence les contradictions choquantes dont fourmille le Nouveau Testament, a su rester parfaitement *sérieux*. On chercherait vainement dans son ouvrage, aussi bien

que dans celui de M. Renan, un grain, un atome, une étincelle de Voltaire. Je l'en félicite et, avec lui, par la même raison, j'en félicite notre époque, laquelle, en ce qui touche les polémiques religieuses, tend de plus en plus à substituer (du moins de la part des libres penseurs) le raisonnement à l'invective, la dialectique au sarcasme.

Il ne faudrait point cependant que l'on mît à une épreuve trop forte, trop prolongée, l'esprit narquois et l'humeur moqueuse de la nation française. Notre tempérament intellectuel s'accommode difficilement et ne tarde guère à s'affranchir des doctrines manifestement contraires à la raison, surtout lorsqu'on les lui impose avec cette morgue superbe qui a été et qui sera de toute éternité l'indélébile cachet des pharisiens.

Les pamphlétaires et les orateurs cléricaux oublient trop volontiers, en vérité, qu'ils écrivent et qu'ils parlent dans un pays où, depuis Rabelais et même avant lui, leurs prétentions et leurs allures ont toujours excité le rire et provoqué de promptes ripostes, de vives représailles. S'ils se figurent que la postérité de Molière, de Voltaire, de Paul-Louis

Courier, est complétement éteinte, ils se trompent. La patience française est des plus courtes; que la réaction pharisaïque prenne note de cette indication, et qu'elle tâche de ne point glisser trop avant dans le ridicule. Il se pourrait qu'elle fût emportée par une irrésistible explosion d'hilarité. Messieurs de Saint-Vincent-de-Paul croyez-m'en, ne réveillez pas le rire !

Quant à nous qui, à une philosophie indépendante, nous efforçons de joindre une sage piété, et qui ne négligeons rien pour conserver un cœur sincèrement religieux dans une libre intelligence, continuons à observer une modération virile. Elle est notre honneur; elle fait notre force. Nous aurions tort de nous abandonner à des velléités disputeuses et guerroyantes, ce serait causer à nos adversaires une sensible satisfaction et leur fournir un aliment, un prétexte, un thème à déclamations sonores, chose fort inutile. De M. Ernest Renan à M. Peyrat, de la *Vie de Jésus* sympathique, séduisante, onctueuse, poétique, à l'*Histoire de Jésus* concise comme un interrogatoire et coupante comme un glaive, la progression me semble légitime; mais elle me paraît aussi suffisamment mar-

quée. N'allons pas plus loin, à l'heure qu'il est. D'ailleurs, pourquoi disputer? Nous avons mieux à faire. Cherchons et enseignons.

Ce qui importe, en effet, c'est de sortir du *négatif*, ou plutôt de montrer combien déjà sur bien des points nous en sommes sortis. On m'accusera peut-être de paradoxe, je n'en persiste pas moins à soutenir que le XIXe siècle est profondément religieux d'aspiration et d'instinct; il ne lui manque que d'avoir distinctement conscience de sa foi et d'en posséder par-devers lui la souveraine et magique formule : voilà le mal. Aux philosophes incombe directement le devoir de mettre fin, selon la mesure de leurs forces, à cet état de malaise, d'indécision, de timidité, d'*inconscience*.

Rassurons tout de suite les hommes ardents, noblement passionnés, qui verraient dans cette préférence donnée à l'enseignement sur la polémique une manière détournée de conseiller la désertion ou l'oisiveté. Ceux qui aiment la lutte et qui, par conséquent, ne haïssent point le péril, trouveront autant et peut-être plus de danger à répandre le vrai, qu'à démasquer et à combattre le faux.

On n'a pas assez remarqué que les communions chrétiennes sont toujours plus rigoureuses envers les libres croyants, c'est-à-dire envers ceux qui croient à quelque chose d'*autre*, de *différent*, qu'à l'égard de ceux qui ne croient absolument à rien. Plus la distance est grande, moins le ressentiment est vif. Un ultramontain, par exemple, exècre un gallican, jette feu et flamme contre un janséniste, fait mauvaise mine à un déiste et n'éprouve qu'une faible indignation à la vue d'un athée.

Cela est tout simple. L'athée ne le gêne guère ; il n'existe pas entre eux de compétition réglée, positive, immédiate. Comment en arriveraient-ils à se heurter ? Ils vivent, ils se meuvent chacun dans leur tourbillon respectif. Se sachant impénétrables l'un à l'autre et destinés à se demeurer perpétuellement étrangers, ils s'observent mutuellement avec une curiosité mêlée de frayeur.

Envers le gallican, le janséniste, ou même le déiste, il en est tout autrement. La foi pleine et entière ne rencontre plus vis-à-vis d'elle l'incrédulité radicale. Elle est forcément en contact avec des conceptions religieuses qui visent à l'égaler, à la

surpasser, avec des croyances ou des variétés, des nuances de croyances opposées, hostiles et rivales. Voilà pourquoi, sans pousser plus loin l'explication psychologique, un ultramontain aime mieux Diderot que Voltaire, Voltaire que Jean-Jacques Rousseau et Rousseau que Pascal.

Tenons-nous-en dans cette chaîne à l'anneau qui nous intéresse le plus, au déiste, à Jean-Jacques. Ni le clergé catholique, ni le clergé protestant ne lui ont, depuis cent et quelques années, pardonné d'avoir composé la plus belle invocation religieuse qui, après le *Pater noster*, soit tombée des lèvres humaines. *La Profession de foi du Vicaire savoyard* attira sur son auteur les rigueurs des pasteurs génevois et les persécutions du Parlement de Paris. Il y eut un concours, une émulation d'intolérance. Cette émulation subsiste. Nos prédicateurs damnent à cœur joie l'illustre philosophe, les ministres de l'Église réformée ne s'expriment sur son compte qu'avec une répugnance qui n'est pas éloignée du mépris. A Genève, quand vous prononcez le nom de Rousseau, on change le cours de la conversation et l'on vous entretient de Calvin. Les deux communions chrétiennes garderont au

solitaire de l'Ermitage une éternelle rancune d'avoir atteint, par le seul élan de son âme, à un christianisme plus humain que le leur.

Aujourd'hui, je ne sais ce qui adviendrait de l'*Émile*, j'ignore même si on ne le saisirait point chez le libraire, ou si la commission du colportage lui accorderait l'estampille. Ce qui n'est point douteux, c'est que les disciples, les continuateurs, les successeurs de Rousseau, rencontreront sur leur chemin les obstacles qu'il a rencontrés et auront à combattre les ennemis qu'il a combattus. Assurément, on ne les chassera point de France, comme on en expulsa Jean-Jacques; leurs écrits ne seront point brûlés solennellement par la main du bourreau. C'est déjà un progrès. En revanche, ils peuvent, dès à présent, faire leur deuil des distinctions, dignités et honneurs (ce qui, s'ils sont vraiment des sages, leur sera facile); ils n'ont qu'à renoncer aux douceurs et aux priviléges du mandarinat; jamais ils ne porteront *le bonnet à boutons d'or ni la robe de soie amarante.*

D'autres inconvénients, d'autres désagréments, plus graves, ceux-là, les attendent. Ils seront peu encouragés par le monde, mal vus par l'autorité

et souvent reniés par leurs proches ; il leur faudra souffrir le blâme cauteleux des prudents, la sanglante moquerie des habiles, l'insultante compassion des hypocrites. On voit qu'il y a encore là de quoi éprouver, exercer, tremper l'énergie, la vertu et la foi des hommes de bonne volonté.

La difficulté de la situation actuelle est surtout dans sa complexité. Deux faits, étroitement solidaires et connexes, s'élèvent au-dessus de toutes les questions secondaires, les dominent, les résument. D'une part, l'aspiration religieuse augmente, grandit, s'élargit chaque jour ; d'autre part, dans les communions orthodoxes, la vie religieuse devient languissante et aride; elle se rétrécit, elle s'immobilise. Il suffit d'énoncer ces deux faits, ou, à mieux parler, ce double fait, pour que toute incertitude cesse aussitôt sur le sens dans lequel nous devons agir. Veiller de près à l'éducation philosophique-religieuse des générations qui arrivent à la lumière, à l'activité sociale ; préparer, en ce qui concerne la discipline et le dogme, une transition inévitable ; adoucir et faciliter une évolution nécessaire; empêcher enfin l'impiété systématique de triompher et de s'établir à la faveur du désordre,

de la confusion des esprits : telle est la mission que nous tracent, que nous prescrivent les circonstances et à laquelle nos contemporains ne failliront point.

En écrivant l'*Histoire de Jésus*, M. Peyrat s'est conformé aux règles d'une inflexible exactitude, il a suivi les inspirations d'une véracité courageuse. Il a rompu résolûment avec les biais, les compromis, les transactions. Témoignons-lui publiquement notre profonde et cordiale gratitude. Avant de construire le nouvel édifice, il importe, comme l'a fait le hardi et consciencieux penseur, de déblayer le terrain et de sonder les assises. L'histoire religieuse n'est pas une science de fantaisie ; elle repose sur deux éléments fondamentaux : *le rationnel* et *l'authentique*.

FIN

20897

TABLE DES MATIÈRES

Dédicace.....

Préface..... III

La crise religieuse et le théisme chrétien..... 1

Le christianisme progressif et l'orthodoxie..... 65

Théodore Parker..... 85

Le théisme chrétien en Amérique.—Channing et Parker. 121

La légende chrétienne et la science moderne..... 135

Paris. — Imprimerie de E. Martinet, rue Mignon, 2.

Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

BIBLIOTEC